



*Série blanche*

HARLEQUIN

# UN HOMME INACCESSIBLE

Marion Lennox

# LE CHOIX DU Dr. KATE

Janet Ferguson



**JANET FERGUSON**

**Le choix du Dr Kate**



*Série blanche*

HARLEQUIN

# UN HOMME INACCESSIBLE

Marion Lennox

# LE CHOIX DU DR KATE

Janet Ferguson



# SÉRIE BLANCHE

## RESUME

Plus la date de mon mariage avec Nick approchait, plus mes appréhensions augmentaient. Il rêvait de me voir abandonner ma carrière de médecin, sacrifice que je ne pouvais lui consentir. Et puis, surtout, j'avais rencontré le Dr James Masefield. J'avais beau m'adresser les plus sévères reproches, l'image de cet homme ne cessait de me hanter...

*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous  
le titre :*

THE DOCTORS AT SEFTONBRIDGE

En sortant du siège de *La Revue médicale* où j'avais déposé l'article d'oncle John, je sautai dans un taxi : j'avais rendez-vous pour déjeuner avec Nick, mon fiancé, je n'étais pas en avance, et Nick, comme tous les hommes, détestait attendre.

Nous étions en février, un petit vent glacé chargé de neige soufflait, si bien qu'à mon entrée dans le restaurant, l'agréable chaleur me fit presque tourner la tête... à moins que ce ne fût l'homme debout près de l'escalier du vestiaire.

Sans être exceptionnellement beau — du moins au sens hollywoodien du terme —, il ne passait pas inaperçu : grand, mince, large d'épaules, il attirait le regard surtout par son assurance sereine et naturelle.

Il semblait attendre quelqu'un qui était monté au vestiaire se rafraîchir. J'allais en faire autant : Nick n'était pas arrivé, un coup d'œil au bar m'en avait assurée. Je me débarrasserais de mon

manteau et redescendrais prendre un verre en l'attendant.

Pour accéder à l'escalier, je passai tout près de l'inconnu, et sentis son regard sur moi. A cet instant une jeune fille sortit du vestiaire, et s'écria sans qu'il fût besoin de chercher à qui elle s'adressait :

— Pardon! Je t'ai fait attendre des lustres!

Une vraie gravure de mode, cette fille : des cheveux coupés très court aussi flamboyants que les miens, une minirobe moulante. En la croisant dans l'escalier, je trouvai son parfum agressif. Sur le palier, je risquai un regard en arrière et la vis glisser son bras sous celui de l'inconnu, puis tous deux gagnèrent la salle de restaurant.

Je suspendis mon manteau et allai me laver les mains, l'image de cette jeune fille toujours présente à l'esprit. Quel âge avait-elle ? Une vingtaine d'années, au plus — sept ans de moins que moi. Je scrutai mon visage dans la glace : avais-je déjà des rides? Pourtant mes vingt ans, je ne les regrettais pas, oh! non. Avec tous ces examens qui me restaient à passer! Mais je me trouvais bien pâlichonne, aujourd'hui. Il est vrai que

j'étais partie ce matin à toute allure, sitôt la consultation terminée.

Pour les quelques mois à venir, j'habiterais Seftonbridge, cette petite ville universitaire à une heure de train de Londres, et plus précisément à la villa « Les Mélèzes », où demeuraient mon oncle et ma tante. Oncle John, médecin comme moi, y avait son cabinet, et j'effectuais auprès de lui un remplacement de trois mois pendant que son associée, Rose Spender, était en congé de maternité. Voilà une semaine que j'avais pris le poste et je convenais parfaitement, je m'en rendais compte. Cette pensée me fit sourire et je constatai du même coup que mon rouge à lèvres était un peu passé. J'en utilise un discret à cause de la couleur de mes cheveux : blond vénitien pour mes amis, carotte pour les autres. Quant à mes yeux, ils sont verts et très étirés, de vrais yeux de chat. J'ajoute que je suis plutôt grande : un mètre soixante dix-huit tout bien compté lorsque je suis perchée sur mes plus hauts talons.

Cinq minutes plus tard, pimpante et recoiffée, je redescendais quand Nick entra. Il se passa une main dans les cheveux pour en chasser les



quelques flocons de neige qui y étaient accrochés, et me chercha du regard. Nick est blond, avec un visage aux traits réguliers et des yeux noisette. Il m'a toujours paru beau, même lorsque nous étions enfants. Du reste, chaque fois que je le voyais, je retrouvais chez l'adulte le petit garçon d'autrefois. Est-ce pour cela que je l'aimais? En partie sans doute. J'allai vers lui, il me sourit, m'embrassa, et la vie m'apparut merveilleuse.

— Pardonne-moi d'être en retard, mon associé m'a coincé au moment où je partais.

Nick était architecte dans une grosse agence de Londres et n'avait guère le temps de déjeuner, sauf avec des clients évidemment. D'ailleurs je me demandais bien pourquoi il m'avait invitée aujourd'hui, car nous devons nous voir le soir même à un cocktail chez des amis de mon oncle et ma tante, médecins à Seftonbridge.

Dans la salle de restaurant, je repérai aussitôt le bel inconnu et sa petite amie qui discutaient avec animation. On nous installa, Nick et moi, à une table un peu isolée. Le restaurant était plein : des hommes d'affaires surtout et quelques rares femmes. Je commandai un bouillon et une truite

aux amandes. Nick m'imita et demanda aussi une bouteille de vin. Puis la conversation roula sur ses affaires. Il avait en projet la construction d'une clinique en plein centre de Londres, sur l'emplacement d'un ancien hôtel particulier. Il me parlait souvent de son travail et je m'y intéressais beaucoup, mais aujourd'hui, Dieu sait pourquoi, j'avais l'impression qu'il désirait m'entretenir d'un sujet précis et ne savait comment l'aborder.

J'allais lui demander ce qu'il avait en tête quand je vis un individu barbu et très corpulent se lever lourdement de son siège. Il appartenait à une bruyante tablée de six messieurs, qui sirotaient joyeusement des alcools en tirant sur de gros cigares. Mais mon barbu, lui, n'était plus à la fête. Titubant, le visage crispé, il avait porté la main à son épaule gauche. L'instant d'après, il s'affalait sur le sol, et moi, j'avais bondi de mon fauteuil et slalomais à toute allure entre les tables pour m'agenouiller auprès de lui.

Son teint avait viré au gris, son regard était fixe, ses pupilles dilatées. Je tâtai son pouls : in-existant. Je m'entendis hurler :

— Une ambulance, vite ! Cet homme a un arrêt du cœur!

Puis je m'allongeai sur le malade, écartai de mon mieux ses mâchoires bloquées, pinçai son nez et commençai le bouche-à-bouche.

Comme je relevais la tête pour inspirer plus profondément, je découvris, agenouillé face à moi, l'inconnu que j'avais remarqué près de l'escalier. Il palpait le cou du malade d'une main de professionnel.

— Continuez, je pratique un massage cardiaque, me dit-il. Quinze pour deux, ajouta-t-il à voix basse.

J'avais compris. Il effectuerait quinze compressions du thorax, puis j'insufflerais deux fois autant d'air que possible dans les poumons du malade.

Il fallut répéter la séquence trois fois pour que, oh miracle, le pouls de l'homme renaisse faiblement. Moi, j'étais hors d'haleine.

— Encore une série, murmura l'inconnu, la dilatation réflexe ne s'opère toujours pas.

Je repris mon bouche-à-bouche, exténuée, les poumons en feu. Quand je relevai la tête pour

inspirer encore, les ambulanciers étaient là, le brancard déployé, et j'entendis l'inconnu donner quelques brèves consignes, précisant qu'il était médecin, ce qui ne me surprit pas. En un rien de temps, le malade, un certain Alex Raunds, était embarqué dans l'ambulance qui démarrait pour l'hôpital voisin.

Tandis qu'une armée de garçons remettaient de l'ordre dans la salle, mon aide providentiel me raccompagna à ma table. Sur notre passage, quelques clients s'exclamèrent :

— Bravo!

— Je souscris, me dit mon compagnon.

Malgré la fatigue et l'émotion qui me coupaient les jambes, je réussis à rire :

— Ne me félicitez pas, vous avez fait le plus dur!

— Vous êtes infirmière ou secouriste, peut-être?

— Ni l'un ni l'autre, je suis médecin comme vous.

— Ah?

Ma réponse le surprenait, et sans doute m'aurait-il questionnée davantage si nous

n'avions rejoint Nick qui se dressait pour m'accueillir, visiblement très nerveux.

— Votre amie a besoin d'un remontant, lui dit le médecin avant de me serrer la main.

Nos regards se croisèrent, et je sentis alors mes jambes déjà flageolantes se dérober. Je me laissai tomber dans mon fauteuil avec soulagement pendant que l'inconnu rejoignait sa jeune amie.

— L'homme est mort? demanda Nick.

— J'espère bien que non, après le mal que nous nous sommes donné!

Soudain, j'étais épuisée, j'avais les joues en feu et ne désirais qu'une chose : me rafraîchir le visage et mettre de l'ordre dans ma coiffure.

— Excuse-moi, Nick, je monte cinq minutes me refaire une beauté. Après, j'aimerais un bon café bien fort.

— Parfait, nous le prendrons au bar où nous serons plus tranquilles.

L'attention était gentille car de nombreux regards se portaient maintenant dans ma direction et m'embarrassaient.

Je m'éclipsai donc et, un moment plus tard, je sortais du vestiaire, requinquée, heureuse, pr-

esque fière de moi. J'avais sans doute sauvé une vie. D'accord, on m'avait aidée, néanmoins j'avais réagi vite, avec les bons réflexes. Plus que jamais je me félicitais d'avoir choisi la profession de médecin.

Je retrouvai un Nick maussade. A peine m'étais-je assise sur le canapé à côté de lui qu'il bougonna :

— Comment peux-tu t'adonner à ces pratiques répugnantes?

Je n'y étais plus... De quoi parlait-il? Et soudain la lumière se fit : le bouche-à-bouche!

— Je n'avais pas le choix, répondis-je. Sans cela, M. Raunds serait probablement mort, à cette heure, au lieu de se trouver en soins intensifs d'où il sortira sous peu.

— Si tu ne t'étais pas précipitée, quelqu'un d'autre l'aurait fait.

Cette fois la moutarde me montait au nez. Je rétorquai d'une voix sèche :

— Peut-être, mais s'agissant d'une vie humaine, il y a des risques que l'on ne court pas. Dans un cas pareil, on n'attend pas, on agit!

— Je trouve dégoûtant ce que tu as fait!

— Nick, ne sois pas désagréable, veux-tu?

Sans répondre, il but son café. Je comprenais malgré tout sa réaction, ce bouche-à-bouche sur un inconnu n'avait certes rien eu de plaisant. Mais sur le moment, je n'avais songé qu'à sauver une vie, le reste n'avait aucune importance. Je me radouciss.

— Je sais ce que tu ressens, Nick, et je ne t'en veux pas.

Il sourit et prit ma main. Puis il s'éclaircit la voix avant d'attaquer, mal à l'aise :

— Kate, je... je t'ai demandé de déjeuner avec moi pour aborder une question importante, afin que les choses soient claires entre nous dès maintenant.

— Ciel, te voilà bien grave!

— En effet. Je veux... enfin... j'aimerais que tu ne travailles plus une fois que nous serons mariés. D'ailleurs pourquoi ne pas t'arrêter après ton remplacement chez ton oncle?

L'espace de quelques secondes, je demeurai sans voix. Puis les mots jaillirent, inévitables :

— Tu plaisantes, Nick! Dis-moi que tu n'es pas sérieux ! Je suis médecin, voyons !

— C'est bien le problème. Avec ce métier, tes horaires seront impossibles, nous ne disposerons jamais d'une soirée ni d'un week-end tranquilles. Les urgences, les astreintes, les gardes ne nous laisseront aucun répit. Et si nous réussissons à sortir de temps en temps, il faudra toujours compter avec quelque sinistre péripétie comme ce soir.

— Un arrêt cardiaque n'est pas une péripétie, Nick ! Et, Dieu merci, il ne s'en produit pas partout où je passe.

— Tu m'as très bien compris.

Il avait lâché ma main, le ton devenait âpre et je ne voulais surtout pas de dispute. Je repris le plus calmement possible :

— Nous en avons déjà discuté à Cheltenham, Nick. Je t'ai dit que je prendrais un poste dans un cabinet de groupe afin de me ménager des jours de repos et des week-ends libres. Tu étais d'accord, à l'époque.

— A Cheltenham, j'aurais accepté n'importe quoi.

Sa mauvaise foi faillit me faire sortir de mes gonds.



Je l'aurais volontiers giflé ! Je me contentai de répliquer vertement :

— Ecoute-moi bien, Nick, il m'a fallu neuf ans pour obtenir mon diplôme et exercer un métier que j'aime. Je n'ai pas l'intention d'y renoncer ! Jamais !

— Le mariage vaut bien quelques renoncements.

— Pas celui que tu demandes. Quand on est médecin, c'est pour la vie !

J'aurais dû me montrer plus souple, accepter la discussion, mais l'attitude de Nick m'apparaissait comme une véritable trahison.

Il consulta sa montre et me jeta un regard froid.

— Je dois partir.

En m'aidant à enfiler mon manteau, il me frôla la nuque. Une vague de tendresse me submergea. J'oubliai ma colère et ne souhaitais qu'une chose : me blottir dans ses bras, lui dire que je l'aimais, effacer notre dispute d'un baiser...

Sous le porche du restaurant, tandis que nous attendions mon taxi, Nick insista encore.

— Si tu tiens à moi, Kate, tu réfléchiras.

Je ne répondis pas. Le taxi arrivait, je m'y engouffrai.

— A ce soir, lui lançai-je comme la portière se refermait.

Il hocha la tête et s'éloigna d'un pas rapide.

C'est seulement dans le train qui me ramenait à Seftonbridge que je compris combien notre discussion m'avait bouleversée. J'étais au bord des larmes. Dehors, sous le ciel bas, la neige s'effiloçait contre les vitres. Heureusement, j'avais laissé ma voiture à la gare.

Je fermai les yeux et me remémorai les événements de la journée. Une visite tôt le matin à un cancéreux en phase terminale, ensuite la consultation et, après, la course pour attraper le train. A Londres, j'avais pris le métro, puis le taxi pour le restaurant où j'avais rencontré ce médecin qui devait m'apporter un secours providentiel...

Je revoyais cet homme aussi nettement que s'il s'était trouvé devant moi, tant il m'avait impressionnée. Sérieux, compétent, attentif, je l'imaginai ainsi. Était-il en poste dans un hôpital ou généraliste privé comme moi? Sans doute ne le saurais-je jamais...

Enfin Nick et notre dispute accaparèrent mon esprit. Il était furieux, je l'avais bien senti. Déjà enfant, il admettait mal qu'on lui résiste. Pourtant nous formions, avec mon frère aîné Tom, un trio inséparable. Ses parents possédaient la maison voisine de la nôtre à Seftonbridge, et Tom et Nick, qui n'avaient que quelques mois d'écart, fréquentaient la même école. De trois ans plus jeune que les garçons, je tenais bien mon rôle. Je courais comme un lapin, grimpais aux arbres, et je me souviens encore de notre cabane dans le vieil orme, près de la rivière. Puis la vie nous éloigna. A vingt ans, Tom et Nick commencèrent à travailler, le premier aux chantiers navals de mon père, le second comme stagiaire chez un architecte de Londres. Quant à moi, déterminée à devenir médecin, je m'acharnai pour réussir mon diplôme de fin d'études et entrer à l'université. Nick ne revenait qu'aux week-ends, j'en étais éperdument amoureuse sans que rien ne se soit jamais concrétisé entre nous. Pour lui, je demeurais la petite sœur de Tom. L'année suivante, je partis à Londres, où je rencontrais une pléiade de gens nouveaux. A la faculté puis à l'hôpital, j'acquis

de l'assurance, j'eus un certain nombre de flirts plus ou moins sérieux, si bien que l'annonce du mariage de Nick avec un jeune mannequin ne me causa qu'un bref serrement de cœur.

Un an plus tard, mon frère se mariait à son tour et émigrait en Nouvelle-Zélande. Mon père avait pris sa retraite, et vivait maintenant avec ma mère dans le Nord.

J'avais vingt-quatre ans et commençais mon assistantat à Cheltenham quand une lettre de Tom m'informa que Nick avait divorcé et que, depuis le décès de son père, il habitait de nouveau Seftonbridge, chez sa mère. « La vie est mal faite, il aurait dû t'épouser », concluait Tom.

Je n'étais pas de cet avis. Pour moi tout allait bien, et les trois années suivantes passèrent comme un éclair. Il ne me restait que quatre mois d'assistantat avant mon diplôme quand Nick fut chargé par son agence de Londres d'ouvrir une antenne à Cheltenham. Nous nous revîmes et ce fut comme si nous ne nous étions jamais quittés. Mieux, car Nick me considérait désormais comme une femme et désirait m'épouser. Mon

rêve d'enfant devenait réalité! J'acceptai sans l'ombre d'une hésitation.

Nos fiançailles eurent lieu à Noël, j'étais maintenant médecin, et oncle John me proposa ce remplacement que j'acceptai avec joie parce que, Nick devant regagner son poste à Londres, nous ne serions pas séparés. Nous nous apprêtions à chercher une maison et à nous marier l'été suivant. Je trouverais ensuite à m'associer dans un cabinet de groupe proche de chez nous. Toutefois, dès que nous aurions des enfants, et nous en voulions tous les deux, je prendrais un service à mi-temps.

Et voilà que Nick remettait tout en question... Je ne savais plus que penser.

En arrivant aux « Mélèzes », je rangeai ma voiture dans le garage avant de me rendre tout droit au cabinet de consultation. Une vague migraine me tracassait, j'étais en plein désarroi, mais près d'une dizaine de patients étaient inscrits sur le cahier de rendez-vous et mes problèmes personnels attendraient. Nick et moi reprendrions notre discussion plus raisonnablement le soir, du moins je l'espérais. J'enfilais ma blouse quand tante Laura entra dans mon bureau avec le thé. Chère tante Laura! Son doux visage encadré de cheveux gris incarnait la bienveillance. L'après-midi, elle nous tenait lieu de réceptionniste après le départ de Doris Leigh, notre secrétaire.

— Tu as l'air éreinté, Kate! Buvons vite une tasse de thé, la consultation ne commence que dans dix minutes. Nick va bien?

— En pleine forme.

Pour éviter de parler de lui, je racontai l'accident cardiaque de M. Raunds, et comment

un médecin inconnu m'avait secondée pour le ranimer.

— Mon Dieu, chérie, tu as été la providence de ce pauvre homme, s'exclama tante Laura qui ne reculait pas devant les grands mots. Est-il sauvé?

— J'appellerai l'hôpital demain pour avoir des nouvelles. Le médecin qui m'a aidée en fera sans doute autant, il m'a paru très consciencieux.

— Comment s'appelle-t-il?

— Je l'ignore, nous n'avons pas eu le temps de nous présenter, je ne voulais pas faire attendre Nick davantage.

A cet instant, la porte de la salle d'attente s'ouvrit puis fut brutalement refermée, en même temps que retentissait une toux caverneuse. Tante Laura s'éclipsa après avoir vite débarrassé nos tasses, et je fis entrer ma première patiente : Mme Ainsworth, qui souffrait d'une affection pulmonaire bénigne, s'affala dans le fauteuil en face de moi. Je lui demandai aussitôt comment elle se sentait, et elle me répondit d'une voix mourante :

— Ni mieux, ni plus mal.

Pour me le prouver, elle ponctua sa déclaration d'un accès de toux interminable.

— Les antibiotiques n'ont pas eu le temps d'agir, lui expliquai-je, vous irez sûrement mieux demain. Voulez-vous vous déshabiller pour que je vous ausculte ?

Telle une momie, Mme Ainsworth était emmitouflée dans plusieurs épaisseurs de tricots qu'elle enleva avec une surprenante rapidité, et c'est avec beaucoup de docilité qu'elle se soumit à mon examen. Seul le contact froid du stéthoscope lui arracha un petit cri. Sur son dossier, je notai : « Légère congestion lobe inférieur poumon gauche », et je prescrivis un sirop antitussif.

Je reçus ensuite un garçon de treize ans couvert d'acné, qu'accompagnait une mère si bavarde que ni le fils ni moi ne pouvions placer un mot. Je finis par l'interrompre et m'adressai à l'enfant :

— C'est un problème d'âge, Ted ; d'ici à un an tes boutons auront disparu. En attendant, nettoie soigneusement ton visage deux fois par jour avec la lotion que je te prescris, et reviens me voir la semaine prochaine.



Le garçon me remercia, mais sa mère qui n'était pas contente me lança en partant :

— Le Dr Spender nous aurait sûrement prescrit des cachets au lieu de ces lotions qui ne servent à rien!

Je lui rétorquai que je n'aimais pas abuser des médicaments, et souhaitai bon courage à Ted.

Je vis ensuite deux personnes atteintes de bronchite chronique, une jeune fille qui souffrait d'hypertension, une rougeole, un vieux monsieur très anémié après une mauvaise grippe, et une malheureuse institutrice souffrant d'une extinction de voix. Je terminai avec le pansement d'une gamine qui s'était profondément entaillé le bras et que j'avais dû recoudre la veille.

En ôtant ma blouse, un soupir m'échappa. La fatigue? L'appréhension de revoir Nick le soir, surtout. Comment allions-nous réagir, après notre dispute ? Pourvu que nous fassions bonne figure et que mon oncle et ma tante ne se doutent de rien !

Oncle John qui était revenu de ses visites discutait avec sa femme quand j'entrai dans l'appartement. Il me rappelait beaucoup mon

père : grand et blond comme lui, il était aussi bourru et affectueux.

— Te voilà enfin, Kate ! s'exclama-t-il. Ta tante m'a raconté l'accident du restaurant, heureusement que tu te trouvais là! Comment s'est déroulée la consultation?

J'allais répondre, mais tante Laura ne m'en laissa pas le temps.

— Chérie, Nick a appelé : il est souffrant et ne viendra pas ce soir. Il désire se coucher tôt et demande que tu ne téléphones pas pour ne pas le réveiller.

Quel menteur ! Au lieu de quoi je murmurai pour la forme :

— Le pauvre...

Mais je n'étais pas dupe, oh! non. Il faisait l'autruche, pensant sans doute qu'en me laissant ressasser seule les problèmes, je finirais par me ranger à son avis. Or on ne résoud rien en évitant la discussion, au contraire.

— Tu ne vas pas nous faire faux bond aussi? s'écria oncle John. Cette soirée est une bonne occasion de rencontrer d'autres médecins, et ta tante

et moi sommes si heureux que tu nous accompagnes !

— Je m'en fais également une joie, répondis-je. Bien sûr j'irai avec vous.

Il fut convenu que nous partirions une heure plus tard, et je montai me préparer dans ma chambre.

Maudit Nick! Comment osait-il se dérober ainsi? J'étais furieuse, et en même temps un doute sournois me taraudait. S'il était réellement malade? Eh bien sa mère qui habitait avec lui saurait le soigner. Au fond de moi, je savais qu'il jouait la comédie, que nous souffrions tous les deux du même mal : un accès de mauvaise humeur après notre dispute.

Comme nous nous Compliquons l'existence parfois, songeai-je en remontant mes cheveux en chignon. Si je n'avais pas aimé Nick, tout aurait été simple, je l'aurais envoyé au diable et j'aurais mené ma carrière à ma guise. Mais la vie à deux est une autre histoire. Sans entente profonde, sans harmonie, à quoi bon?

Une dernière épingle dans mes cheveux, un soupçon de parfum, une ultime touche de maquil-

lage, et j'enfilai ma robe : une longue tunique toute simple en jersey de soie vert jade, volantée dans le bas. Je l'agrémentai d'un joli collier de perles que m'avait offert ma mère, et de boucles d'oreilles assorties. Le résultat me parut tout à fait présentable.

Nos hôtes, le docteur Rosevaere et sa femme, habitaient de l'autre côté de la ville. Je rencontrerais chez eux des médecins privés comme moi, et sans doute aussi des praticiens hospitaliers. Sur le trajet, oncle John, qui conduisait avec sa prudence habituelle, me parla des personnes que j'allais rencontrer.

— Ce soir, je te présenterai James Masefield. Comme il travaille seul, je suis d'astreinte pour lui quand il désire se libérer. Il voudrait partir ce week-end, mais j'ai ma compétition de golf et je lui ai dit que tu me remplacerais. Il suffit de demander à la poste un transfert de ses appels aux « Mélèzes » et, si tu veux sortir avec Nick, il n'y aura pas de problème tant que Laura saura où te joindre.

— Nous n'avions justement pas de projets, répondis-je précipitamment. Cela tombe très bien.

— Tu verras, reprit mon oncle, James est un type épatant. Il a une clientèle très importante, trop même pour s'en occuper seul, d'autant qu'il est veuf, ce qui ne facilite pas les choses.

Nous étions chez nos hôtes depuis moins de dix minutes quand oncle John murmura :

— Voilà James.

Je ne sais pourquoi, j'avais imaginé un monsieur d'un certain âge, or c'était un homme de trente-cinq ans au plus, grand, brun, élégant, qui venait vers nous, un homme qui ne passait certes pas inaperçu parmi les invités, un homme que j'aurais reconnu entre mille... Et sur son visage se lisait une stupéfaction sans doute égale à la mienne, car James Masefield n'était autre que le médecin qui m'avait aidée à sauver M. Raunds! Oncle John fit les présentations.

— Bonsoir, Kate, me dit James, et pour la seconde fois de la journée, quand nos regards se croisèrent, je sentis mes jambes se dérober.

— Nous nous connaissons déjà, reprit-il à l'adresse de mon oncle, et il expliqua en deux mots pourquoi.

— Kate nous a raconté le drame. Quelle extraordinaire coïncidence! s'exclama tante Laura.

— Et quelle chance surtout que vous vous soyez trouvés là tous les deux au bon moment ! ajouta mon oncle.

— D'autant que, faute de temps, je vais rarement à Londres, reprit James. Mais aujourd'hui ma petite sœur fêtait ses vingt-et-un ans et son grand frère se devait de célébrer dignement l'événement!

Cette jolie rousse n'était donc pas ce que je pensais...

La conversation se poursuivit un moment puis mon oncle et ma tante s'éloignèrent. James Masefield suggéra alors que nous allions nous servir au buffet. Encore mal remise de ma surprise, j'acceptai volontiers. Peu après, munis de nos assiettes, nous nous installions dans un coin tranquille.

— Deux Drs Chalmers dans le même cabinet, voilà qui doit créer des confusions, me dit mon compagnon avec un sourire.

Et quel sourire ! Tendre et moqueur, enfantin et séducteur... Malgré mon émoi, je réussis à répondre :

— Je me fais appeler Dr Kate pour simplifier.

— Le Dr Kate porte une bien jolie bague.

Une constellation de petits diamants en forme de cœur; j'y tenais comme à la prunelle de mes yeux, Nick me l'avait offerte pour nos fiançailles, et je ne l'avais plus quittée depuis. Mais je ne voulais pas parler de Nick maintenant, ni même y penser. Mon compagnon me troublait inexplicablement, mieux valait éviter les sujets personnels. J'orientai la conversation sur ce malheureux M. Raunds et James fit observer :

— Il est l'exemple type de ces hommes qui s'alimentent mal et ne pratiquent pas assez de sport, mais après tout chacun vit comme il l'entend. Parlez-moi de votre remplacement. Pas trop désorientée?

— Au contraire! J'ai commencé il y a une semaine seulement, et le travail me passionne.

— A propos, merci d'avoir accepté l'astreinte pour moi, ce week-end.

— Je le fais avec plaisir, répondis-je.

J'espérais que ma voix ne trahissait pas combien cette occasion de le revoir peut-être me rendait heureuse. Et voilà qu'il ajoutait :

— Il ne devrait rien se produire de particulier, mais si vous aviez la gentillesse de passer chez moi demain matin, je vous montrerais le cabinet et vous en remettrais les clés.

— Bien sûr, répondis-je, le cœur battant ; à 8 h 30, cela vous convient-il?

— Parfait.

Tandis que nous mangions, je me disais qu'un homme aussi séduisant devait bien avoir une vie privée. Je hasardai :

— Mon oncle m'a dit que vous étiez submergé de travail...

— En effet. Depuis cinq ans que je suis installé, on a beaucoup construit dans la région, et la population s'est accrue, si bien que j'envisage de m'associer avec un médecin intéressé par un



poste à temps partiel. Une femme peut-être, avec des charges de famille.

Mon cœur bondit : un mi-temps... Nick accepterait-il ? Il me resterait beaucoup de liberté pour me consacrer à lui. Hélas, je l'avais bien compris, Nick ne voulait pas que je travaille du tout. Brusquement, cette pensée me révolta.

— Je vois que vous êtes fiancée, poursuivit James, en regardant de nouveau ma bague. Vous envisagez de vous marier bientôt ?

— Quand j'aurai fini ce remplacement. Je comptais prendre ensuite un poste à plein temps en association, tant que nous n'aurions pas d'enfants.

— Mais vous reconsidérez votre décision ?

Apparemment, rien ne lui échappait. Lisait-il en moi ? Avait-il compris combien j'aurais aimé travailler avec lui ? Et, pour comble de malheur, voilà que je rougissais. Je balbutiai :

— C'est-à-dire que Nick... enfin, mon fiancé... a peur que j'en fasse trop. C'est un des points dont nous devons encore discuter.

— Il craint sans doute que votre métier ne vous accapare complètement. Où comptez-vous habiter?

— Nous aimerions rester dans la région. Nous sommes tous deux originaires de Sefton-bridge ; du reste nous nous connaissons depuis l'enfance. Nick, qui est architecte à Londres, vit ici chez sa mère.

J'aurais voulu moi aussi l'interroger sur sa vie, mais oncle John approchait.

— Ainsi vous vous étiez cachés tous les deux! Moi qui te cherchais partout pour te présenter à mes amis, Kate. Vous permettez, James, que je vous l'enlève ?

Dès lors il me fit rencontrer tant de gens que je ne pus retenir aucun nom. A un moment, comme je cherchais James du regard, je l'aperçus en compagnie d'une jolie blonde vêtue de noir, et elle ne l'avait toujours pas quitté quand tante Laura donna enfin le signal du départ.

Dans la voiture, oncle John fit observer en bouclant sa ceinture de sécurité :

— Il m'a semblé que tu t'entendais fort bien avec James.

J'essayai de prendre un ton détaché.

— Je l'ai trouvé très sympathique, en effet, et je le crois excellent praticien. Comment se fait-il qu'il soit veuf si jeune?

— Sa femme aurait à peu près ton âge, expliqua tante Laura. Pauvre âme, elle est morte il y a trois ans dans un accident d'avion en allant voir ses parents en Suisse. L'appareil s'est écrasé au-dessus des Alpes, il n'y a eu aucun survivant.

— Quelle horrible tragédie!

J'étais sincère, j'en avais presque les larmes aux yeux.

— On dit que James ne s'en est jamais vraiment remis, poursuivit tante Laura, mais il n'en parle pas, et puis il a Eloïse, bien sûr.

— La jeune femme blonde qui était avec lui ce soir?

— Pas du tout, Eloïse est sa petite fille. Elle n'avait que quatre ans à la mort de sa mère, et James l'adore. Hélène Clifford, la blonde de ce soir, est dentiste dans un centre médical. On les voit, paraît-il, très souvent ensemble.

— Laura, chut! Pas de médisance, grogna oncle John.

— Où est le mal? rétorqua ma tante, piquée au vif. Il est grand temps que James se remarie. Ce n'est pas une vie pour un homme de son âge.

— Comment s'organise-t-il? demandai-je. Avec une enfant si jeune, ça ne doit pas être facile.

— Sur ce plan, il a beaucoup de chance, dit mon oncle. Mme Shinway, une brave femme très compétente, tient sa maison et s'occupe entièrement de la petite. Elle habité sur place avec son mari Bob qui est concierge à l'hôpital, et qui entretient le jardin pendant ses loisirs.

Je regardai par la vitre. Nous passions le vieux pont de pierre, et la lueur pâle des réverbères se réfléchissait dans l'eau sombre. Dans quelques minutes, nous arriverions aux « Mélèzes ». Le souvenir de Nick, que jusque-là j'avais éludé sans m'en rendre compte, s'imposa à mon esprit et l'angoisse m'étreignit soudain. S'il était gravement malade et que sa mère ne s'en soit pas rendu compte? Je m'étais peut-être trompée en pensant qu'il jouait la comédie. Mon Dieu, pourvu qu'il ne soit pas en danger, que je ne l'aie pas méjugé.

Il faudrait que j'en aie le cœur net avant de me coucher, sinon je ne fermais pas l'œil de la nuit.

Dans ma chambre, je me précipitai sur le téléphone. La ligne de Nick sonnait occupée. Je recommençai à trois reprises, incapable de tenir en place. J'étais maintenant folle d'inquiétude et ce maudit téléphone n'était toujours pas libre. Je devais pourtant savoir. Nick, Nick, mon amour, il avait peut-être besoin de moi. Soudain, n'y tenant plus, je saisis les clés de ma voiture et me ruai vers la porte. A cet instant le téléphone sonna. J'arrachai le combiné.

— Kate, je pensais bien que tu serais rentrée.

— Oh, Nick, c'est toi... enfin!

Je ne trouvais plus mes mots, je haletais.

— Tu as peut-être essayé de m'appeler, chérie, mais j'avais décroché. Je souffrais d'une affreuse migraine qui s'est un peu calmée, Dieu merci. Dis moi, nous nous sommes stupidement emportés à midi, Kate chérie : je ne voulais pourtant pas te faire de peine.

A sa manière, il s'excusait, et moi je fondis de tendresse.

— Oh, Nick pardonne-moi, je suis si désolée! Depuis que nous nous sommes quittés, je vis dans l'angoisse.

A cet instant, mon seul désir était de nous réconcilier, d'oublier notre querelle avant que la brèche entre nous devienne irréparable.

— Kate, reprit-il, et il me sembla qu'il cherchait ses mots, j'ai pensé à une solution de compromis qui me paraît acceptable pour nous deux... je parle de ton travail, bien sûr.

Aussitôt, je fus sur mes gardes.

— Laquelle?

— Si, après ton remplacement, tu prenais d'emblée un poste à mi-temps?

— J'y ai pensé aussi ! Ça me conviendrait tout à fait, répondis-je avec enthousiasme.

Je gardai assez de présence d'esprit pour ne pas lui dire que, depuis ma conversation avec le séduisant Dr Masefield, cette idée d'un temps partiel avait fait son chemin dans ma tête, et je m'abstins d'ailleurs de mentionner James pour l'instant.

— Je t'aime tant, Kate, murmura encore Nick dans un soupir.

— Je t'aime moi aussi de tout mon cœur, et je déteste que nous nous disputions.

Je disais vrai, et le soulagement que j'éprouvais maintenant était à la mesure de la folle angoisse qui m'avait saisie un peu plus tôt.

— Demain samedi, je t'emmène dîner pour fêter notre réconciliation, m'annonça alors Nick tout joyeux. Tu n'es pas de garde, j'espère?

Il me fallait jouer en douceur afin de ne pas rompre le fragile équilibre que nous venions de trouver.

— Nick, répondis-je, je ne suis pas de garde, mais seulement d'astreinte pour un ami médecin de mon oncle. Je peux sortir souper sous réserve de ne pas trop m'éloigner de Seftonbridge et de rester joignable.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil, puis la voix de Nick résonna de nouveau, très naturelle.

— D'accord, je retiendrai une table au « Cygne blanc », et je viendrai te prendre à 19 heures.

Je dus encore peser mes mots :

— J'aimerais mieux que nous prenions ma voiture, si cela ne t'ennuie pas. Seulement pour

le cas bien improbable où on m'appellerait d'urgence. Je me sentirai plus tranquille.

— Je vois, en effet... Eh bien d'accord, reprit-il, et il avait retrouvé son entrain, passe me prendre, mais à une condition : promets-moi de me ramener sagement chez ma maman tout de suite après dîner.

J'éclatai de rire.

— Promis, juré !



Un timide soleil d'hiver se levait à peine quand je pris ma petite Renault 5, le lendemain, pour me rendre chez James Masefield. Il habitait une maison victorienne en brique rouge, avec une plaque de cuivre gravée à son nom sur la porte.

Il m'ouvrit lui-même, très élégant dans sa tenue de week-end — veste de tweed, pantalon de velours — et, quand il m'invita à entrer, son sourire me bouleversa, comme la veille.

— Vous êtes ponctuelle, dit-il, me dévisageant comme pour s'assurer qu'il avait bien affaire à moi.

— Je dois voir un patient à 9 h 30.

C'était la vérité mais je voulais aussi qu'il comprenne que je n'étais pas à sa disposition. C'est sans doute ainsi qu'il l'entendit car il m'introduisit aussitôt dans une vaste pièce qu'éclairait une fenêtre en ogive : son cabinet.

— Je vous cherche les clés, dit-il, indiquant une rangée de classeurs métalliques contre le mur.

Il se pencha pour ouvrir un tiroir du bureau capitonné de cuir, et j'en profitai pour l'examiner. Il avait de beaux cheveux, très sombres, presque noirs, drus, vigoureux... Je détournai vite les yeux parce qu'il se relevait, me tendant le trousseau.

— Je vous suis reconnaissant d'accepter cette astreinte, reprit-il, cela me permet d'aller voir mes parents dans le Sussex.

« C'est un bonheur pour moi », voilà la réponse qui me vint à l'esprit, au heu de quoi je répondis :

— Pour ce week-end, ça ne pose pas de problème.

Je n'en étais pas moins troublée et c'est sans doute pourquoi je laissai stupidement tomber les clés qu'il venait de me remettre. Je me baissai aussitôt, lui aussi, et nos fronts se heurtèrent avec violence. Des millions d'étoiles explosèrent devant mes yeux, tourbillonnantes, multicolores, éblouissantes... Déjà James m'aidait à me relever.

— Oh... Kate, je suis confus...

Je sentais sa main très douce caresser mon front.

— Moi de même, balbutiai-je, haletante car les étoiles s'étaient évanouies, et c'était James que je voyais maintenant, si beau, si proche que son souffle m'effleurait la joue.

— Ça va? me demanda-t-il, inquiet.

— Il en faut davantage pour m'assommer, rétorquai-je, m'efforçant de plaisanter pour masquer mon émoi.

— Le combat était inégal. J'ai la tête plus dure que la vôtre.

— Du moment que la mienne est aussi pleine...

Délibérément je reculai d'un pas pour me dégager et repris :

— Je dois filer si je ne veux pas que ma patiente attende.

A cet instant, la porte s'ouvrit et une petite fille vêtue d'un manteau rouge et d'un bonnet assorti se précipita vers James.

— Mon petit chaperon rouge est prêt à partir, je vois, dit celui-ci en serrant l'enfant dans ses bras. Kate, ajouta-t-il, je vous présente ma fille

Eloïse, Lou pour les intimes. Lou, voici le Dr Kate qui va s'occuper de mes malades quand nous serons à Lewes. C'est gentil de sa part, n'est-ce pas?

L'enfant hocha la tête, intimidée. Elle avait les yeux très bleus de son père. Je m'approchai.

— Tu en as de la chance d'aller voir tes grands-parents, tu es contente?

— Oui, mais je veux emmener Rollo, et papa et Hélène ne sont pas d'accord, murmura-t-elle.

— Allons, chérie, tu sais bien que Rollo est malade en voiture, il préfère sûrement rester à la maison, répliqua James.

Puis, se tournant vers moi :

— Rollo est notre chien, et le meilleur ami de Lou.

C'est alors que retentit la sonnette de la porte d'entrée.

— Voilà Hélène, s'écria Lou en courant à la fenêtre pour écarter les rideaux. On prend sa voiture ?

— Non, la nôtre.

— Cette fois, je dois partir, dis-je précipitamment.

Mais je ne pus éviter Hélène Clifford, cette blonde qui n'avait pas quitté James, la veille au soir, et que je n'avais aucune envie de connaître.

Elle se tenait en effet sur le pas de la porte, un sac de voyage à la main, quand Eloïse lui ouvrit. Petite, menue, elle portait un joli tailleur-pantalon bleu assorti à ses yeux, et me sourit avec un rien de condescendance lorsque James nous présenta.

— Je vous ai remarquée, hier soir, me dit-elle, et James m'a parlé de vous. C'est gentil d'assurer l'astreinte à sa place. J'espère que vous n'aurez pas trop de grincheux au téléphone.

— Tout devrait bien se passer, répliqua James d'un ton calme.

Il me fallut faire encore la connaissance de Mme Shinway, une dame au regard serein derrière ses lunettes cerclées de fer, et de Rollo, un superbe labrador à poil clair, qui tous deux arrivaient du jardin. Aussi n'étais-je guère en avance quand James me raccompagna enfin jusqu'à ma voiture.

En démarrant, je surpris dans mon rétroviseur la jolie Hélène tenant James par le bras en une attitude qui me parut très possessive. James

l'emmenait-il chez ses parents pour la leur présenter? Etaient-ils déjà fiancés? J'avais remarqué qu'elle ne portait pas de bague, mais cela ne prouvait rien. Je touchai la mienne, espérant confusément que Nick, tel le génie de la lampe d'Aladin, surgirait devant moi. Cher Nick, comme je me réjouissais de le voir ce soir! Depuis toujours nous étions faits l'un pour l'autre, j'en avais la certitude. Et cet inexplicable instant d'émoi qui m'avait bouleversée quand James avait effleuré mon front, mieux valait l'oublier, et vite !

Ma patiente, Mme Dahl, était déjà là lorsque j'arrivai aux « Mélèzes ». C'était une femme d'une quarantaine d'années, aux cheveux blond platiné, et au superbe manteau d'ocelot. Elle venait pour un *check-up* annuel. Je la priai de se déshabiller afin de pratiquer les examens habituels, lui fis une radio et ordonnai une analyse de sang en laboratoire, puis je conclus pendant qu'elle remettait ses vêtements :

— Votre poids est un peu trop élevé, vous devriez faire davantage de sport, éviter le sucre et les matières grasses, et boire beaucoup d'eau.

Elle me remercia et s'en alla, perchée sur ses hauts talons, non sans m'avoir assuré qu'elle se surveillerait. Je n'y croyais qu'à moitié.

Je consultai ma montre : près de 11 heures. Nul doute, Eloïse, James et sa chère Hélène étaient en route. Pourvu qu'il n'y ait pas de verglas ! Après tout, cela ne me concernait pas. Quant à moi, je n'avais que le temps de partir faire sa piqûre d'insuline à M. Clark, un patient diabétique d'oncle John.

A mon retour, je déjeunai avec tante Laura, avant de l'aider à mettre en ordre l'appentis du jardin. Il faisait un froid de loup et, malgré mon gros chandail, j'étais gelée. Préoccupée, aussi. Je guettais le téléphone, anxieuse de me montrer à la hauteur si on m'appelait pour une urgence. J'étais d'astreinte pour deux médecins, ce qui doublait les risques d'appel. A mesure que s'écoulait l'après-midi, je redoutais ma sortie avec Nick ce soir. La perspective de le voir me faisait plaisir, certes, mais j'aurais tant préféré dîner avec lui chez tante Laura, comme elle me l'avait gentiment proposé, afin de ne pas m'éloigner du téléphone.

Nick n'était pas prêt et ce fut sa mère, Aima Carrington, qui m'accueillit quand je vins le chercher. Nos fiançailles l'avaient enchantée et elle me témoignait une affection très exubérante. Elle m'embrassa avec chaleur.

— Kate, vous êtes d'une élégance rare !

Je portais une longue jupe noire ainsi qu'un chemisier de soie blanche très épaulé que j'avais agrémenté d'un collier de jais. Dans l'escalier, une voix s'exclama alors :

— J'espère que je ne déparerais pas !

Et Nick apparut, superbe dans son spencer blanc et son pantalon sombre. Je le complimentai.

— Je te donne ton imperméable, dit sa mère, il fait un froid glacial et la météo prévoit de la pluie.

— On croirait que j'ai cinq ans, marmonna Nick, agacé, mais il enfila néanmoins le vêtement de garbardine claire.

— J'ai hâte que nous soyons installés chez nous, s'exclama-t-il, à peine étions-nous dans ma voiture, et il m'embrassa avec fougue.

Je lui rendis son baiser et soupirai :

— Tu m'as tant manqué !



Puis, nos ceintures de sécurité bouclées, je démarrai. Le parfum de son après-rasage emplissait la voiture, Nick était d'humeur tendre, nous allions dîner dans un bon restaurant ; bref, je me sentais heureuse.

— Je suis ravi que tu aies consenti à ne travailler qu'à mi-temps, s'écria-t-il, à peine étions-nous à table.

Je sentis comme un défi dans sa voix, et il évitait mon regard; aussi répliquai-je avec prudence :

— Cette solution nous convient à tous les deux, et tant mieux. Je trouverai sans difficulté à m'associer avec un médecin exerçant à plein temps.

— Parce que tu tiens à t'associer?

— Honnêtement, oui. Je n'ai pas envie de passer ma vie à chercher des remplacements.

Je choisis ce moment pour mentionner James Masefield, et lui appris qui il était. Son premier étonnement passé, il ne manifesta pas d'intérêt, ne posa aucune question, l'esprit visiblement ailleurs. En un sens, cela m'arrangeait. Et voilà que soudain, sans crier gare, il me parla de son premi-

er mariage, un sujet qu'il n'avait encore jamais abordé avec moi.

— Lorraine vivait à un rythme impossible, avec des horaires infernaux, des voyages constants ; c'est pourquoi nous n'avons pas pu nous entendre. Il m'est pénible de t'en parler, et je veux seulement que tu comprennes pourquoi, si je pouvais choisir, tu ne travaillerais pas du tout. Néanmoins je respecte tes désirs, ton ambition professionnelle, et je te concède ce mi-temps.

Tout à coup je me posai des questions. Était-ce faire preuve d'égoïsme que d'imposer mon métier à Nick? Fallait-il que j'y renonce pour lui? Hélas, je m'en savais incapable et je réussis seulement à lui assurer avec toute la conviction que je ressentais :

— Fais-moi confiance, chéri, je privilégierai toujours notre couple.

— N'empêche que tu veux faire carrière parce qu'il ne te suffit pas d'être ma femme.

Que pouvais-je répondre ? Un silence pesant s'installa. D'une certaine manière, je comprenais Nick, son échec avec Lorraine l'avait beaucoup blessé, il faudrait des années d'attention de ma

part pour qu'il comprenne qu'une femme qui travaille n'est pas forcément mauvaise épouse. J'en étais là de mes pensées quand je vis avec terreur le maître d'hôtel approcher : pourvu que ce ne soit pas une urgence ! Ce n'était surtout pas le moment ! Et pourtant...

— On vous demande au téléphone, docteur Chalmers, me glissa l'homme à l'oreille.

— J'en ai pour une seconde, Nick, excuse-moi, murmurai-je au comble de l'embarras, et je m'éloignai, maudissant le hasard qui parfois faisait si mal les choses.

La voix angoissée de tante Laura me fit oublier tout le reste. Une petite fille souffrait de violentes douleurs abdominales.

— Ce sont des clients de James, précisa ma tante, j'ai promis que tu serais chez eux dans dix minutes, ils habitent assez près du «Cygne blanc».

Je notai l'adresse, et regagnai ma table en vitesse.

— Nick, j'ai une urgence. Achève ton repas, je n'en aurai pas pour longtemps.

— C'est bon, marmonna-t-il, je t'attends, mais tâche de ne pas t'absenter des heures.

Je sentais bien qu'il était fâché, mais je n'y pouvais rien, je devais me dépêcher.

Les parents de la petite malade m'attendaient, fous d'angoisse.

— Jenny se plaint du ventre depuis ce matin, et ce soir, elle est brûlante de fièvre, m'expliqua sa mère en m'introduisant dans la chambre ; vous croyez que c'est grave, docteur?

J'évitai de répondre et m'approchai de l'enfant. Blême, les yeux cernés, la respiration rapide, elle était à l'évidence très mal en point. Je lui parlai avec douceur.

— Je sais que tu souffres, Jenny, mais il faut que je te palpe le ventre, je ne te ferai pas mal, promis.

Comme je m'y attendais, je trouvai l'abdomen dur et gonflé. Je recouvris rapidement l'enfant et me tournai vers les parents.

— Il faut l'hospitaliser d'urgence, elle fait une crise d'appendicite aiguë. Où est votre téléphone? Je dois appeler une ambulance.

Jenny était trop faible pour s'affoler, mais ses parents semblaient anéantis. Voulant les obliger à réagir, je leur suggérai de préparer les affaires de toilette de leur fille pendant que je m'occupais de son admission à l'hôpital.

Une demi-heure plus tard, tout était réglé, Jenny partait dans l'ambulance, suivie de ses parents en voiture. Quant à moi, je regagnai ma petite R 5, soulagée. Malgré les thérapeutiques modernes, une péritonite, si elle n'est pas soignée à temps, peut tourner au drame. Grâce à mon intervention, Jenny serait opérée dans les meilleurs délais et s'en remettrait. Je prendrais des nouvelles le lendemain.

Une petite pluie rendait l'asphalte glissant, m'obligeant à conduire avec prudence. Je consultai ma montre : ciel, voilà près d'une heure que Nick m'attendait, allait-il me faire la tête? Je cherchais les mots pour le dérider et j'étais presque arrivée au « Cygne blanc » quand je vis, non loin devant moi, un break immobilisé en travers de la chaussée, tous phares allumés. Qui oserait abandonner ainsi son véhicule ? Je freinai et repérai aussitôt une jeune fille qui courait sur le

bas-côté, affolée, agitant les bras dans ma direction. Je m'arrêtai à sa hauteur et abaissai la vitre.

— Par pitié... aidez-moi, supplia la jeune fille hors d'haleine, j'ai renversé quelqu'un... Je crois qu'il est mort...

— Du calme, je suis médecin. Avez-vous appelé la police ?

— Non... l'accident vient de se produire. Je n'ai pas pu l'éviter, l'homme a surgi juste devant moi...

Je lui indiquai une cabine téléphonique au bout de la rue, elle s'éloigna en courant tandis que je sortais de ma voiture. Soudain, mon sang ne fit qu'un tour et je m'élançai. J'avais aperçu la silhouette inerte sur la chaussée, j'avais reconnu l'imperméable de gabardine claire: l'homme qui gisait sous la pluie, inconscient, mort peut-être, était Nick!

Je recouvrai un peu de mon sang-froid quand je sentis sous mes doigts l'artère palpiter à son cou. Il était encore sans connaissance mais il revenait à lui.

— Nick, c'est moi, Kate. Tout va bien, tu as eu un accident, le SAMU arrive.

— Je... je ne...

Il voulut se redresser et s'effondra en gémissant. J'implorai :

— Nick, surtout ne remue pas, c'est important.

Il pleuvait dru maintenant. Je m'étais à demi allongée près de lui et le palpais avec précaution. Des voitures s'étaient arrêtées, des gens s'attroupaient et la jeune fille qui avait provoqué l'accident était de retour, agenouillée à côté de moi. Une impression d'étrange irréalité m'avait saisie. Puis j'entendis les sirènes de la police et du

SAMU, et c'est à ce moment que mes réflexes professionnels prirent le dessus.

— Je suis médecin, dis-je aux ambulanciers.

Je donnai le nom de Nick, expliquai que nous étions fiancés et j'ajoutai :

— Il a perdu brièvement connaissance, mais il est lucide. Le rythme cardiaque est normal, il souffre quand il respire, je pense qu'il a une ou plusieurs côtes fracturées. Conduisez-le aux urgences de l'hôpital, je l'y rejoins.

Le personnel du SAMU est très compétent. En un éclair, Nick fut transporté sur une civière dans l'ambulance, qui disparut aussitôt.

Et cette maudite pluie tombait toujours... Les badauds se dispersaient, les voitures repartaient. Je m'approchai de la responsable de l'accident que la police était en train d'interroger. Elle se nommait Jane Aveling. Soudain, je me pris à la haïr : sans doute conduisait-elle trop vite et son break avait-il dérapé. Elle aurait pu tuer Nick ! Pourtant elle paraissait si jeune, si bouleversée. Son petit visage tout pâle sous un casque de cheveux mouillés m'émut quand elle me dit :



— J'aimerais passer à l'hôpital prendre des nouvelles.

— Eh bien, allons-y tout de suite, répondis-je.

Comme tous les samedis soir, le service des urgences fourmillait de monde. Tous les sièges étaient occupés, les gens attendaient debout, un enfant hurlait. Je savais que l'on aurait envoyé Nick directement en salle de radio. J'en profitai pour appeler sa mère, ce qui ne me réjouissait pas.

Je lui expliquai la situation en la dédramatisant de mon mieux.

— Oh, Kate, murmura-t-elle après un instant de silence oppressé, je veux savoir la vérité: est-ce grave ?

— En toute franchise, je ne crois pas, Aima; on le radiographie en ce moment même et, dès que nous aurons les résultats, nous saurons à quoi nous en tenir.

— J'arrive tout de suite avec la voiture de Nick.

Je n'essayai pas de l'en dissuader, je raccrochai et appelai tante Laura pour la prévenir. Ainsi,

elle saurait aussi où me joindre en cas d'appel urgent. Ensuite je rejoignis Jane Aveling dans la salle d'attente. Aima arriva et, peu après, un jeune médecin — une femme — vint vers nous.

— M. Carrington est transféré dans le service d'orthopédie, nous expliqua-t-elle. Les radios ont révélé trois côtes cassées et une fracture de la clavicule. Il souffre de plusieurs ecchymoses du côté droit.

— Quand pourrons-nous le voir? demanda aussitôt Aima.

— Nous vous préviendrons, encore un peu de patience, dit la jeune femme en souriant, avant de s'éloigner.

Alors, sans que rien l'ait laissé prévoir, Aima s'en prit à Jane Aveling.

— C'est votre faute, s'écria-t-elle. Si vous n'aviez pas conduit comme une folle, rien ne serait arrivé !

— Au contraire, je roulais très lentement, madame, répondit la pauvre Jane. Votre fils a traversé sans regarder.

Aima se tut, moi aussi. La réponse nous laissait perplexes.

Un peu plus tard, on nous autorisa, Aima et moi, à voir Nick quelques instants. Il me brisa le cœur : lui toujours si impeccable était enflé, meurtri comme un boxeur après le combat. Sous l'effet d'un calmant, il somnolait. En sortant, Aima essuya une larme furtive et me demanda :

— Est-ce normal qu'il ne soit pas plâtré, avec toutes ces fractures?

Je lui expliquai que les côtes se consolideraient seules. Quant à la clavicule, on lui poserait dès le lendemain un bandage spécial pour maintenir son épaule. Et j'ajoutai en la raccompagnant à sa voiture :

— Tout ira bien, Aima. Il en a pour une petite semaine d'hôpital, ensuite, vous le récupérerez à la maison.

Aux « Mélèzes », malgré l'heure tardive — plus de minuit — la gentille tante Laura m'attendait. Comme je me sentais incapable de dormir, elle me prépara un chocolat que je bus en sa compagnie dans la cuisine.

— Cette jeune chauffarde qui a renversé Nick est une véritable criminelle, dit-elle. Nick

est si prudent, il aura certainement fait attention en traversant.

Je n'en étais pas si sûre. Jane Aveling m'avait paru sincère. Je répondis comme si je me parlais à moi-même :

— Nick s'est lassé de m'attendre au restaurant ; à bout de nerfs, il est parti et a couru sans regarder pour héler un taxi. En définitive, c'est moi la responsable de son accident.

Tante Laura essaya bien de protester, mon sentiment de culpabilité me hanta toute la nuit. Le lendemain, j'appelai l'hôpital aux aurores. Nick, me dit-on, avait passé une nuit calme. Réponse classique dont je devais me contenter. J'irais le voir l'après-midi même avec sa mère que tante Laura avait invitée à déjeuner.

Aima avait retrouvé un semblant de contrôle et elle fit bonne figure au repas. Ma tante, comme toujours, sut trouver les mots pour la reconforter et, dès 14 heures, nous partions pour l'hôpital. J'avais décidé de rendre d'abord visite à la petite Jenny, au service de chirurgie, pensant qu'Alma apprécierait un moment en tête à tête avec son fils. Ma malade avait été opérée dès son admis-

sion la veille et je la trouvai encore bien faible, encombrée d'un drain, d'une sonde gastrique et d'une perfusion d'antibiotiques pour enrayer l'infection. Sa mère lui tenait la main. J'échangeai quelques mots avec le chef de service qui me confia :

— Le péritoine était déjà très enflammé. Heureusement que vous nous l'avez envoyée à temps, docteur Chalmers: à une heure près, elle succombait !

— Je sais, murmurai-je.

Je retournai assurer à la maman de Jennv que tout danger était écarté et que je tiendrais au courant le Dr Masefield, son médecin traitant.

Un service d'orthopédie évoque toujours la cour des miracles : béquilles, fauteuils roulants, déambulateurs, malades plâtrés en extension, poulies, contrepoids. Bref, la salle où se trouvait Nick n'échappait pas à la règle. Il me fit pitié. Le visage tuméfié, les cheveux en bataille, il était à demi redressé sur son lit, l'épaule maintenue en place par de larges bandes d'Elastoplast.

— Je vous laisse, dit Aima en me voyant approcher.

— Oh, Nick, murmurai-je, sitôt seule avec lui, je n'ai pas cessé de penser à toi toute la nuit ! Tu souffres beaucoup ?

— Affreusement ; ces bandages me brûlent, ils sont trop serrés.

— Il le faut, sinon ils ne serviraient à rien.

Je le réconfortai de mon mieux, m'efforçant de le distraire, puis je hasardai :

— Dis-moi, Nick..., tu te souviens de l'accident ? Que s'est-il passé ? Pourquoi as-tu quitté le restaurant ?

— J'en avais assez de t'attendre, marmonna-t-il. Tu m'avais planté là devant tout le monde, notre discussion m'avait contrarié et, tout à coup, je n'y ai plus tenu, je suis sorti, j'ai traversé en courant, la fille n'a pas pu m'éviter. Elle n'y est pour rien, la pauvre.

Que répondre ? Nick cherchait-il à me culpabiliser davantage ? Il reprit, soudain détendu :

— A propos, elle m'a téléphoné pour prendre des nouvelles. C'est gentil, non ?

— Elle semblait en effet très bouleversée, hier soir.

— Quelle malchance ! gémit encore Nick. Moi qui voulais que nous trouvions une maison au plus vite, dans mon état ce ne sera pas possible avant longtemps.

— N'exagérons rien, Nick! Tu devras garder ce bandage environ un mois, nous entreprendrons nos recherches après.

Comment expliquer que ce délai inattendu m'apparaissait presque comme un répit? Parce que, sans oser me le formuler, je n'étais plus si sûre de vouloir me marier? Cette pensée m'alarma et pourtant... nous avons bien changé, Nick et moi, nous ne ressemblions plus guère aux deux amoureux de Cheltenham qui, quelques mois plus tôt, riaient, s'amusaient de tout, échafaudaient mille projets, se promenaient main dans la main et... dormaient ensemble.

— Il fait peine à voir, dit Aima d'une voix désolée quand je la rejoignis devant l'hôpital. Ah, si seulement il n'avait pas quitté ce restaurant! Dites-moi franchement, Kate, vous vous étiez encore disputés?

Le mot *encore* me déconcerta. Nick avait donc parlé à sa mère de notre différend. A tort ou à

raison, j'estimais qu'il n'aurait pas dû, j'admis sans entrer dans le détail.

— Il nous restait quelques points à clarifier.

Dans la voiture, Aima revint à la charge.

— Vous êtes faits l'un pour l'autre, Kate, ne compromettez pas votre avenir à cause de votre travail, c'est un détail. Nick a une bonne situation et qui ira s'améliorant.

— Mon métier n'est pas un détail, répliquai-je, il m'a demandé neuf ans d'études ; mais nous sommes convenus d'un compromis, et nous nous y tiendrons.

— Nick a beaucoup souffert de sa rupture avec Lorraine. J'aimerais tant le voir heureux et stabilisé de nouveau.

Je voulais clore le sujet.

— Soyez rassurée, Aima, tout ira bien entre nous, je vous le promets.

Je n'en étais, hélas, plus tout à fait persuadée. Rien ne prouvait que Nick n'ait pas eu sa part de responsabilité dans l'échec de son premier mariage, par intolérance peut-être, ou par jalousie parce que Lorraine réussissait...



Je ramenai Aima chez elle et regagnai les « Mélèzes », à la nuit tombée. Tante Laura attendait le retour de son mari avec impatience. Elle avait préparé un superbe gâteau et la maison fleurait bon la cannelle, une des faiblesses de mon oncle. Elle m'offrit une tasse de thé et je refusai.

— Je veux d'abord aller chez James Masefield mettre à jour le dossier de la petite Jenny, afin qu'il le trouve en rentrant.

— Je croirais entendre ton oncle, s'exclama tante Laura en riant. Ta conscience professionnelle te perdra!

Escortée d'un Rollo jappant et plein de vie, l'aimable Mme Shinway m'introduisit dans le cabinet de James, alluma pour moi les lampes et ferma les rideaux de velours avant de se retirer. Je trouvais sans difficulté le dossier de la petite malade et m'installai au bureau pour le remplir. Un doux bien-être m'avait envahie, je me représentais James assis à ma place s'entretenant avec un patient, je revoyais son regard attentif, sa sollicitude, sa rassurante sérénité... Ici, tout me parlait de lui : sa blouse accrochée au dos de la porte, ses instruments bien rangés sur une console de verre, sa trousse d'urgence, et, devant le bureau, l'endroit précis où les clés étaient tombées, où nous nous étions heurtés, puis, le choc passé, le trouble inavouable qui s'était emparé de moi quand James avait effleuré mon front...

Assez rêvassé, au travail! me dis-je en sortant la fiche de Jenny de son enveloppe.

Je terminais mon compte rendu quand la porte d'entrée s'ouvrit, et je reconnus les voix de James et d'Eloïse. Mon sang ne fit qu'un tour, je pensais qu'ils rentreraient beaucoup plus tard. L'instant d'après, James se tenait devant moi, souriant mais l'air épuisé. La route est longue, il est vrai, depuis Lewes, et le dimanche soir, il faut compter avec les encombrements. Je me demandai où était la jolie Hélène; sans doute James l'avait-il déposée chez elle.

— Quelle bonne surprise, me dit-il. J'espère que vous me rapportiez seulement mes clés et qu'il ne s'est rien produit de grave en mon absence?

— Une unique urgence mais non des moindres, répondis-je et je lui expliquai le cas de Jenny.

— Pauvre gosse, soupira-t-il, pourvu que votre diagnostic rapide et précis l'ait sauvée. Merci pour tout, Kate.

Pour le tranquilliser, je lui parlai de ma visite, un peu plus tôt, précisant que d'après le chef de service l'état de la petite malade se révélait satisfaisant. Cette fois, il s'exclama :

— Oh! Kate, vous avez pris la peine d'aller à l'hôpital un dimanche! Votre conscience professionnelle vous honore!

— Je m'y trouvais de toute façon, dis-je, et je lui racontai l'accident de Nick.

Je ne comptais en mentionner que l'essentiel ; or à mesure que je parlais, une force obscure me poussait à entrer dans les détails, à soulager mon cœur devant cet homme, presque un inconnu, qui m'écoutait avec tant d'attention.

— Je suis navré, Kate, que puis-je dire d'autre? murmura-t-il lorsque je me tus.

— Pas grand-chose. Nick reconnaît avoir traversé sans faire attention. Il était distrait, vous savez ce que c'est... trop de problèmes...

— Hélas, oui, mais il a du moins la chance que vous soyez à ses côtés pour l'aider.

Je ne répondis rien. Le problème de Nick, je l'avais malheureusement compris, c'était moi, ou plutôt ma carrière, mes objectifs. Il suffisait que j'y renonce pour que tout soit résolu. James, qui s'était approché, s'appuya contre le bureau à côté de moi.

— Cet accident va-t-il retarder votre mariage?

A le sentir si proche, un élan absurde, incompréhensible me saisit : effleurer sa main, sentir la tiédeur de sa peau sous mes doigts... Et plus insensé, plus impardonnable encore, le désir qu'il me touche me terrassa.

— Oui, réussis-je à répondre au prix d'un effort presque physique. Nick ne sera pas en état de chercher une maison avant plusieurs semaines, et nos projets s'en trouvent remis d'autant.

— Que ferez-vous après votre remplacement?

— J'en prendrai un autre en attendant. En réalité, j'aimerais trouver un poste fixe en association, mais il me faut tenir compte de ce que veut Nick, bien entendu, c'est normal.

— Vous savez ce qu'il souhaite?

— Je sais surtout ce qu'il ne veut pas : une épouse qui travaille. Il se prétend prêt à l'accepter, mais il a connu une expérience malheureuse lors d'un premier mariage qui n'a pas duré à cause de la carrière de sa femme, et je le crois très échaudé. Oh, repris-je, il ne m'interdira

pas d'exercer, mais si un jour ou l'autre des difficultés surgissent dans notre couple, c'est moi et mon métier qu'il en rendra responsables.

James, sans un mot, se redressa pour me faire face et, me regardant droit dans les yeux, il déclara d'une voix grave :

— Vous m'autorisez, Kate, à vous donner un avis et un conseil? Mon avis est le suivant : il serait lamentable d'abandonner votre métier quand, partout dans le monde, on manque cruellement de médecins compétents. Or vous en êtes un. Quant à mon conseil, le voici : assurez-vous que vous êtes prête à tout sacrifier pour votre fiancé. D'autres l'ont fait avant vous, on a même vu des rois abdiquer pour l'amour d'une femme, il n'y a pas de honte à privilégier ses sentiments. L'important est de n'avoir jamais à se le reprocher.

Que pouvais-je répondre? Je me sentais si gauche, si vulnérable devant cet homme qui m'attirait, me troublait et dont la voix, quand il avait prononcé le mot « amour », m'avait bouleversée. Il était temps que je le quitte, que je le bannisse de mes pensées... D'ailleurs, Mme Sh-

inway apparaissait par la porte entrebâillée, escortée d'Eloïse.

— Le thé vous attend dans le petit salon, docteur. Lou est fatiguée, je la coucherai tout de suite après.

— Restez encore un moment, Kate, me dit aussitôt James, vous boirez bien une tasse de thé avec nous, Lou et moi en serons ravis, n'est-ce pas ma chérie? ajouta-t-il à l'adresse de l'enfant.

Celle-ci, loin de manifester un enthousiasme délirant, me gratifia d'un long regard comme pour me jauger avant d'émettre un petit « oui » qu'elle accompagna heureusement de ce beau sourire chaleureux qu'elle tenait de son père.

J'aurais pu refuser, trouver une excuse, je ne le fis pas, et ne devais pas le regretter, certes non! Dès mon entrée dans le petit salon, je me crus revenue au temps de mon enfance, quand Tom et moi, de retour de l'école, dévorions le délicieux goûter que ma mère nous avait préparé dans le boudoir. Ici aussi, un bon feu brûlait dans la cheminée, un bouquet de freesias exhalait sa senteur sucrée, et autour de la théière fumante, Mme Shinway avait disposé, comme autrefois ma

mère, des assiettes de petits canapés et de gâteaux au parfum de vanille et de fleur d'oranger. Au milieu trônait un massepain en forme de canard spécialement destiné à Eloïse.

Mme Shinway emplît nos tasses avant de disparaître. Dès lors James s'occupa du service en maître de maison parfait. Tandis que nous mangions, il m'interrogea sur mon poste d'assistante à Cheltenham. Ses questions étaient pertinentes et il écoutait mes réponses avec un réel intérêt. Il m'expliqua à son tour :

— J'ai fait mes études à Londres, et nous nous sommes installés ici tout de suite après. Ma femme, qui illustre des livres pour enfants, travaillait en *free-lance* et pouvait le faire ici.

— Que beau métier que celui d'illustratrice !

Je le pensais car la peinture a toujours été mon jardin secret, même si je ne suis qu'un simple peintre du dimanche. Et je me pris à souhaiter en savoir davantage sur cette jeune femme que la mort avait prématurément ravie à l'amour de son mari et de sa petite fille. Comme je demandais



des précisions sur sa façon de travailler, James répliqua :

— Vous pourrez juger par vous-même, nous avons conservé quelques dessins de maman, n'est-ce pas, Lou ? Tu veux bien les montrer à Kate ?

L'enfant qui avait la bouche pleine se contenta de hocher la tête et quitta la table en courant. J'en profitai pour demander à James :

— Elle se souvient de sa mère ?

— Oh! oui. Elle avait quatre ans à la mort de Colette, ce n'était plus un bébé. Nous l'évoquons souvent, il me semble que c'est mieux pour...

Il n'acheva pas sa phrase. Eloïse avait reparu munie d'un carton d'où elle tira un dessin.

— C'est maman, déclara-t-elle toute fière, c'est un photo-portrait qu'elle a dessiné devant la glace.

— Un *autoportrait*, fit James en riant.

Mais je l'entendis à peine, occupée que j'étais à contempler le visage d'une jeune femme aux cheveux dorés, aux lèvres pleines, aux fossettes charmantes, une jeune femme aux yeux rieurs emplis de vivacité.

— C'est un très beau portrait, dis-je, ta maman était ravissante, Eloïse.

— Et elle sentait bon aussi, ajouta la fillette qui déjà glissait le dessin dans le carton.

James éclata de rire tandis qu'elle partait ranger son trésor.

— Un autoportrait est un peu comme une autobiographie, dit-il, on peut modifier ou supprimer ce qui ne vous plaît pas.

— Vous ne trouvez pas celui-ci ressemblant?

— Pas vraiment. Colette l'a fait un dimanche d'hiver pour amuser Eloïse, mais son talent apparaissait mieux lorsqu'elle laissait libre cours à son imagination, lorsqu'elle peignait ses rêves, comme elle disait...

Il se tut de nouveau car Eloïse revenait. Je lui dis alors que j'aimais peindre.

— Ce n'est pour moi qu'un passe-temps. Nick se moque de mes « croûtes », c'est son expression. Pourtant la peinture me permet de m'évader. Devant mon chevalet, j'oublie tout.

— Que peignez-vous, de préférence?

— Des paysages marins, quand je le peux, ou des rivières. J'aime l'eau, j'aime saisir l'éclat de la lumière quand elle s'y réfléchit.

— Gageons que nous vous verrons bientôt près du vieux pont de Challoner. Dès les beaux jours, beaucoup de peintres adorent ce coin-là, la vue sur la rivière y est si romantique.

Sentant que notre conversation n'intéressait pas une petite fille de sept ans, je demandai où Eloïse allait à l'école.

— A Sainte-Marie, me répondit-elle aussitôt. M. Shinway m'y conduit le matin, et papa, quand il peut, vient me chercher le soir, sinon je rentre en bus avec Mme Shinway.

— Je croyais que l'on n'y admettait que des pensionnaires.

— On accepte aussi quelques externes, précisa James. Si vous voulez bien m'excuser, Kate, poursuivit-il en se levant, le feu s'éteint, je vais chercher du bois.

Je me trouvai seule avec Eloïse qui semblait avoir oublié sa timidité première.

— Quand papa et Hélène se marieront, Hélène viendra habiter ici et je serai interne

comme les grandes, me dit-elle. Je me demande si ça me plaira.

— Tu verras, tu t’amuseras beaucoup, affirmai-je en m’efforçant de prendre un ton enjoué.

En réalité je me sentais accablée par l’inéluctable : James épouserait Hélène, ils étaient destinés l’un à l’autre, et je devais m’en réjouir car, le sachant amoureux d’une autre, nul doute que je saurais vaincre le trouble inexplicable qu’il m’inspirait. D’ailleurs son projet de mettre sa fille encore si jeune en pension l’abaissait déjà dans mon estime, et tant mieux. Lorsqu’il reparut avec le panier rempli de bois, je lui lançai un regard froid et, comme il s’agenouillait pour alimenter le feu, je déclarai :

— Il faut que je rentre, maintenant.

Au même moment le téléphone sonna. Mme Shinway décrocha et entra bientôt dans le salon après avoir frappé un coup discret à la porte :

— C’est Mme Chalmers, la femme du docteur, qui veut parler au Dr Kate. Un appel d’un de vos patients, docteur Masefield.

— Dans ce cas, je la prends, s'écria Masefield.

Il revint au bout de quelques minutes muni de sa trousse et de son manteau.

— Un de mes vieux malades fait une violente crise d'asthme, sa femme est affolée, je dois y aller. Merci encore, Kate, et excusez-moi. Je vous la confie, ajouta-t-il en souriant à Mme Shinway.

Il embrassa Eloïse et s'en alla en hâte.

— Je pars, moi aussi, dis-je.

— Vous reviendrez bientôt? demanda la petite fille en étouffant un bâillement.

— Quand ton papa aura besoin de moi, répondis-je. Maintenant, je dois retrouver mon oncle.

Je remerciai la bonne Mme Shinway et lui demandai avec un sourire complice si Eloïse était obéissante.

— Pas toujours, répondit-elle en me rendant mon sourire, et elle passa une main affectueuse dans les boucles brunes de l'enfant. Mais nous nous entendons bien, n'est-ce pas, Lou?

Oui, Eloïse était en bonnes mains, je n'avais à m'inquiéter ni pour elle, ni pour son père... Et moins je penserais à eux..., à lui surtout, mieux je me porterais!

Nick sortit de l'hôpital le samedi suivant. Au grand soulagement de sa mère, une infirmière viendrait tous les jours lui prodiguer les soins que son état nécessitait encore. Très fatiguée, Aima, malgré mes conseils, refusait de consulter son médecin.

— C'est le choc, me répondait-elle invariablement. Quand je pense que Nick aurait pu mourir !

Il se remettait chez lui depuis près d'une semaine et je lui rendais visite presque tous les jours lorsque James Masefield me téléphona. Pensant qu'il allait me demander de le remplacer le week-end suivant, je fus stupéfaite en l'entendant m'inviter à goûter.

— Eloïse fête son anniversaire samedi, je suis confus de vous prévenir si tard, mais elle m'a fait promettre de vous appeler. Elle tient beaucoup à votre présence.

— Je suis très flattée..., balbutiai-je et je cherchai une excuse.

N'avais-je pas résolu de me tenir à l'écart des Masefield? En outre, je n'avais pas envie de revoir Hélène Clifford qui serait là sans aucun doute. Pourtant James reprit :

— Je serais moi aussi très heureux que vous veniez, mais votre fiancé est sans doute encore convalescent, et j'imagine que vous comptez lui consacrer votre samedi.

J'oubliai aussitôt mes bonnes résolutions.

— La mère de Nick m'a en effet conviée à dîner samedi, m'entendis-je répondre. Cependant, sous réserve que je parte à 20 heures, je serai enchantée de me joindre à vous.

— Epatant ! s'exclama-t-il, venez vers 16 heures, et vous repartirez quand vous voudrez. De toute façon les festivités se termineront à 19 h 30 au plus tard, Eloïse en est avertie.

Il m'expliqua ensuite que Mme Shinway se chargerait du goûter tandis que lui-même organiserait les divertissements.

— Je crains de devoir vous mettre à contribution, dit-il en riant. Amuser une bonne ving-



taine d'enfants turbulents constitue une entreprise de taille.

Hélène Clifford ne serait donc pas de la fête. Je ressentis une inavouable satisfaction et, après avoir remercié James, je raccrochai le téléphone, toute joyeuse.

Le samedi venu, je me rendis donc chez les Masefield, munie comme il se doit d'un cadeau pour Eloïse

— un joli album à colorier assorti de crayons de couleur. A mon arrivée, les petits invités se trouvaient déjà là, occupés à jouer à « pigeon vole » dans un salon que j'eus du mal à reconnaître. Tous les meubles en avaient disparu sauf les sièges que l'on avait poussés contre un mur. Eloïse se détacha du lot pour m'accueillir, je lui donnai son présent, elle ouvrit le paquet immédiatement.

— Oh, merci, c'est tout à fait ce que j'aime, me dit-elle sur ce ton de grande personne qu'elle adoptait parfois, et je lus la sincérité dans son sourire.

Elle rejoignit ensuite ses petits camarades et je chuchotai :

— Ce sera une beauté plus tard !

— Pour la couleur des yeux et des cheveux, elle tient de moi. Quant aux traits, Dieu merci, elle a pris ceux de sa mère, répliqua James. Mais venez admirer le goûter, Kate, le spectacle en vaut la peine.

En effet, la bonne Mme Shinway s'était surpassée : dans la salle à manger décorée de guirlandes, la table disparaissait sous une profusion de crêpes, pâtisseries, entremets, nougats, friandises, chocolats, et je repérai même une armée de petits bonshommes en pain d'épices. Au milieu trônait un gigantesque gâteau glacé de sucre rose et piqué de sept bougies.

Les échos d'une vive dispute commençaient à nous parvenir du salon. Un petit garçon s'écria :

— C'est pas joli de parler comme ça, je le dirai à ma maman !

— Nous allons les faire goûter, me dit James, sans quoi nous aurons du mal à les maîtriser.

Chaque enfant avait sa place désignée par un petit carton portant son nom. Le procédé les ravit. Eloïse présidait, face à son père, et je me trouvais

à côté d'une fillette qui me demanda aussitôt si j'étais la mère de Lou. Sans me laisser répondre, son voisin, un garçonnet au regard farouche sous une épaisse frange de cheveux sombres, s'exclama :

— Mais non, Lou n'a pas de maman, elle est morte !

Mon cœur se serra, j'évitai de regarder James. Mais les enfants ont leurs systèmes de défense, et Eloïse décréta sans s'émouvoir :

— C'est vrai.

Puis elle enchaîna sur les cadeaux qu'elle avait reçus.

Le gros gâteau clôtura le goûter. Eloïse, radieuse, souffla fièrement ses bougies sous les applaudissements de ses amis qui entonnèrent un « Joyeux Anniversaire » tonitruant. Enfin tout le petit monde regagna le salon.

Alors commença une succession de jeux menés tambour battant par James. Aussi endiablé que les enfants, il jouait tour à tour le pitre et le croquemitaine pour leur plus grande joie, et il faisait preuve d'une vitalité débordante. Il avait ôté sa veste, desserré sa cravate, et il semblait

s'amuser comme un fou. A un moment, tandis que je m'occupais de deux petites filles, il m'adressa un clin d'œil espiègle et mon cœur fit un bond... Les multiples facettes de sa personnalité me fascinaient ou me ravissaient? Je préférais ne pas m'interroger.

Puis vint la farandole des adieux à mesure que les parents arrivaient pour récupérer leurs enfants. Chacun eut droit à son cadeau d'adieu — un sachet de friandises orné d'un joli ruban —, remis par Eloïse, très digne. Et la maison retrouva subitement son calme. James me prit alors le bras.

— On vous attend, je sais, mais soufflons un instant, voulez-vous?

Je me laissai conduire au salon et pris place sur le canapé, à côté de lui. Eloïse, épuisée mais heureuse, rassemblait ses cadeaux sur le grand tapis, sous l'œil attentif du fidèle Rollo. Je m'extasiai :

— Quel bel anniversaire!

— C'est le plus beau que j'aie jamais eu, s'exclama l'enfant en bondissant vers son père pour se jeter à son cou.

— Tu ne remercies pas Kate de nous avoir aidés ? suggéra celui-ci après l'avoir serrée dans ses bras.

— Merci, Kate, chuchota l'enfant.

Elle courut vers moi, déposa sur ma joue un rapide baiser et m'étreignit si fort qu'une mèche de cheveux s'échappa de mon chignon.

Sur ces entrefaites, Mme Shinway apparut. Il était l'heure de coucher Eloïse qui, du reste, ne se fit pas prier.

Je remis tant bien que mal mes cheveux en place — je me sens toujours vulnérable quand je suis décoiffée — et je me dressai un peu gauchement, troublée par la proximité de James.

— Ma pétulante petite fille..., murmura-t-il en se levant à son tour.

— Elle est adorable, m'écriai-je.

— Vous l'êtes aussi, Kate.

Il souriait de ce merveilleux sourire qui me bouleversait. Nos regards étaient rivés l'un à l'autre et, l'espace d'un instant, sans qu'il ait esquissé un geste, il me sembla que j'étais dans ses bras, que nous échangeions un long baiser passionné, ardent, exquis à en perdre la tête.

— Je dois partir, Nick va m'attendre, dis-je pour retrouver ma contenance.

— Bien sûr, je vous donne votre manteau.

Etait-ce du soulagement que je crus discerner dans sa voix? Peut-être. Après tout, il avait Hélène pour peupler ses rêves et il savait sans doute combien il est dangereux de céder aux élans du cœur... ou du corps, quand ils sont sans lendemain.

Je réussis à conserver mon naturel pour lui faire mes adieux et je me rendis chez Aïma.

« Il est séduisant, mais Nick aussi, et c'est Nick que j'aime », me répétais-je inlassablement durant le trajet.

Trois semaines plus tard, Nick libéré de ses bandages reprenait une vie presque normale. Il ne songeait qu'à nous trouver une maison. Un jour il m'emmena en visiter une qui nous plut enfin. Située dans un quartier calme, elle offrait une jolie vue sur la rivière, au loin, et comportait trois chambres avec la possibilité d'en aménager une autre plus tard, si besoin était. La propriétaire, une veuve, semblait pressée de vendre.

— J'espère que vous ne changerez pas d'avis, nous dit-elle.

C'était notre troisième visite des lieux, Nick avait fait une contre-proposition qu'elle avait acceptée.

— Vous n'avez rien à craindre, décréta Nick avec autorité, mon notaire est efficace, nous signerons l'acte dès que nous aurons obtenu le certificat de non-gage, disons dans un mois, six semaines au plus.

A mesure qu'il parlait, un sentiment bizarre me gagnait, une sorte de vertige comme on en éprouve parfois lorsque l'on doit franchir un point de non-retour. Je désirais pourtant épouser Nick, mais... avions-nous raison? Peut-être nous étions-nous laissé influencer à notre insu par Aïma ou par mon frère Tom, qui désiraient tant nous voir mariés? Les sentiments que nous nous portions seraient-ils assez forts pour nous souder l'un à l'autre « jusqu'à ce que la mort nous sépare »? Une petite voix sournoise me murmurait que non.

— Vous n'avez toujours pas fixé la date de votre mariage? demanda un matin Doris, notre secrétaire, d'une voix étonnée.

— Nous y réfléchissons, répondis-je, un peu embarrassée. La réception aura lieu aux « Mélèzes », si bien que nous n'avons pas à nous préoccuper de louer une salle à l'avance.

Doris avait deux fils adolescents et un mari maçon. Nous avons convenu que celui-ci effectuerait les travaux de remise en état de notre maison, mais une obscure raison me poussait à ne rien précipiter.

— Vous devez voir onze patients aujourd'hui, reprit la secrétaire en me tendant une pile de dossiers, plus Mme Barnes que j'ai prise en urgence parce que son test de grossesse est positif.

— Voilà une bonne chose, répondis-je, l'esprit ailleurs.

— Elle n'est peut-être pas de cet avis : elle a déjà cinq enfants dont l'aîné a sept ans.

Sans relever sa remarque, je gagnai mon bureau et fis entrer mon premier patient : un bébé de quelques mois que sa mère — âgée de dix-sept



ou dix-huit ans à peine — m'amenait dans son couffin pour un vaccin antivariolique. Il dormait à poings fermés.

— Je le réveille, docteur? me demanda la jeune femme qui n'en menait pas large.

— S'il vous plaît, et ôtez-lui sa couche. Ensuite vous le tiendrez à plat ventre sur vos genoux.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je piquai rapidement la cuisse dodue, l'enfant poussa un hurlement, de fureur plus que de douleur sans doute, et je frottai la peau avec un coton imbibé d'alcool.

— C'est fini, dis-je à la jeune maman qui m'interrogeait de son regard anxieux. Ramenez-le dans six mois pour son vaccin antitétanique.

Mon patient suivant, un octogénaire arthritique, se nommait Harry Lowfield. Il marchait avec une canne et, comme Doris faisait mine de l'aider, il protesta vertement :

— Je ne suis pas impotent, mademoiselle.

Ce n'était qu'un début. Me découvrant derrière le bureau, il me dévisagea d'abord, incrédule, puis explosa, brandissant sa canne.

— Mais... qu'est-ce que cela signifie?  
Sacrebleu! Qui êtes-vous?

— Le médecin qui assure la consultation,  
répondis-je avec sérénité.

— Où est le Dr Chalmers?

Je tentai de l'amadouer par un sourire.

— C'est moi, je suis le Dr Kate Chalmers.

— Où est passé celui que je vois d'habitude?

— Il sera là cet après-midi.

— Eh bien, je reviendrai ! Une femme médecin, il ne manquait plus que ça! Où va le monde?

Et il partit bel et bien, courbé en deux sur sa canne, maugréant toujours dans sa barbe.

Sans lui en tenir rigueur, je ne me sentais pas tranquille.

— Pour quoi venait-il consulter? demandai-je à Doris.

— Il avait mal à la gorge. Franchement, je ne vois rien d'indécent à vous montrer ses amygdales.

Je haussai les épaules et introduisis le patient suivant.

La matinée se poursuivit sans accroc, et à 11 heures précises, je recevais Mme Bames, la femme enceinte dont m'avait parlé Doris.

Je l'examinai, lui posai les questions d'usage, me livrai à un rapide calcul, et annonçai :

— Votre bébé devrait naître fin octobre. Vous connaissez, je suppose, les formalités à accomplir pour l'hôpital et la préparation à l'accouchement?

— Vous pensez, docteur! c'est mon sixième, et le dernier, j'espère ! Mon mari et moi voulions avoir des enfants tant que nous étions jeunes... pour être jeunes avec eux.

Le point de vue se défendait, j'en conviens.

La consultation terminée, je retrouvai tante Laura serrant sur son cœur un nouveau-né emmitouflé dans un châle douillet de mohair blanc. Installée sur le sofa, une femme un peu forte, avenante derrière une grosse paire de lunettes, buvait une tasse de café. C'était Rose Spender, l'associée d'oncle John, que je remplaçais jusqu'à la fin mai. Je l'identifiai avant même que ma tante nous ait présentées.

Elle se montra fort aimable, et je la complimentai sur son bébé, une petite fille qui, du reste, n'était pas très jolie car elle possédait déjà les traits un peu épais de sa mère.

— Comment vont mes malades? demanda Rose comme je m'asseyais auprès d'elle.

— Je les soigne de mon mieux, dis-je en riant. Je n'ai encore tué personne. Quelle organisation avez-vous prévue pour le bébé, quand vous travaillerez?

— Ma mère vit avec nous, c'est elle qui s'en occupera.

Rose hésita un instant avant de poursuivre :

— Il se produit un tel changement quand on a un enfant... Bien sûr, je veux reprendre mon métier et, en même temps, je veux m'occuper de mon bébé, l'élever comme je l'entends. Je me sens partagée... Vous verrez, quand vous serez mère. Vous vous mariez bientôt, m'a-t-on dit?

Je ne répondis pas. Il me sembla soudain que j'avais cent ans, je me sentais usée, accablée, déprimée.

Rose partie, il me restait deux visites à domicile, puis j'aurais mon après-midi libre, comme

tous les jeudis. Je retournai chercher ma trousse au cabinet. Doris s'y trouvait, alors qu'elle s'en allait d'habitude à 11 h 30. Elle se leva à mon entrée.

— Vous aviez pris du retard dans le classement? lui demandai-je.

Elle baissa les yeux, embarrassée.

— Ce n'est pas cela, docteur. Accepteriez-vous d'examiner une patiente supplémentaire, ce matin?

Il s'agissait d'elle, je l'avais saisi.

— Bien sûr, Doris. Venez dans mon bureau, et expliquez-moi ce qui vous tracasse.

La pauvre femme s'était découvert une grosseur au sein, trois jours plus tôt.

— Toute petite, précisa-t-elle, mais je la sens, et je suis inquiète.

Comme je la comprenais ! Travaillant dans un cabinet médical, Doris savait fort bien qu'une tumeur, même minuscule, peut se révéler cancéreuse. Je la priai de se dévêtir pour l'examiner.

La tumeur, de la taille d'un pépin de raisin, était située dans le quart supérieur externe du sein gauche. Je la palpai, la fis rouler sous mes doigts

et m'assurai que la chaîne ganglionnaire du bras n'était pas enflammée.

— Qu'en pensez-vous? demanda Doris sans dissimuler son anxiété.

Je pesai mes mots :

— C'est bien une grosseur, mais rien ne prouve qu'elle soit maligne. Il peut s'agir d'un simple kyste. Vous avez eu raison de ne pas attendre. Je préviens tout de suite le spécialiste de l'hôpital. De votre côté, prenez rendez-vous auprès de sa secrétaire, en précisant que c'est urgent.

— De toute façon, il faut m'opérer pour l'enlever, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas, le Dr Forbes à qui je vous adresse vous le dira.

— J'ai tellement peur qu'on m'enlève le sein, soupira la pauvre femme.

— Efforcez-vous de ne pas y penser, Doris. Je sais que ce n'est pas facile, mais l'angoisse ne résoud rien, au contraire.

Peu après, elle enfourchait sa bicyclette et je la regardai disparaître. Courageuse, vaillante Doris... J'avais le cœur lourd pour elle.

Elle occupait toujours mes pensées quand je revins de mes visites. Aussi décidai-je de me détendre, de m'évader de mes soucis quotidiens puisque je disposais de mon après-midi. Nous n'étions qu'à la mi-mars, et déjà le printemps s'annonçait. Un beau soleil réchauffait la campagne endormie par l'hiver. Eh bien, j'irais peindre près du vieux pont de Challoner. Un jour de semaine, j'y serais probablement seule et, mes pinceaux à la main, je goûterais le charme de ce lieu tranquille.

Quelle splendeur que ce pont du XVII<sup>e</sup> siècle ! Ses quatre arches élégantes sont de pierre grise, polie, patinée par les ans. Ce jour-là, le soleil en illuminait les courbes harmonieuses, projetant leurs ombres douces sur l'eau limpide de la rivière. Je garai ma petite Renault et m'abandonnai quelques instants à l'enchantement du lieu avant d'installer mon matériel.

alentour, pas âme qui vive. Seuls, le chant des oiseaux, le bruissement d'un souffle d'air dans les roseaux, de loin en loin, et le cri d'une poule d'eau ou d'une gélinotte rompaient le silence apaisant. Il faisait si bon que je me débarrassai de mon manteau, puis je m'assis devant mon chevalet. Je voulais saisir le scintillement de la lumière sur les méandres de l'eau qui s'écoulait entre les vieux piliers de pierre. Ce n'était pas facile.



J'avais tracé les grandes lignes de ma composition et commençais à peindre la berge et ses roseaux au vert changeant lorsqu'un chien noir et blanc — un de ces bergers bâtards — s'approcha de moi. Il me dévisagea de ses yeux jaunes et s'étendit paisiblement dans l'herbe, heureux de profiter du bon soleil en ma compagnie. Je me remis à l'ouvrage, le jour déclinait vite en cette fin d'hiver, et dans moins d'une heure la lumière aurait changé.

Peu à peu, sous mes yeux étonnés, mon tableau s'animait : le pont de Challoner était bien reconnaissable, et les reflets de l'eau miroitaient sous ses arches. J'en pris à témoin mon compagnon, le berger noir et blanc :

— Je progresse, tu ne trouves pas? Et je me sens beaucoup mieux, ce qui est l'essentiel.

Je nettoiais mes pinceaux quand je vis, venant dans ma direction, un homme escorté d'un gros chien au poil clair. Ils n'avaient pas encore franchi le pont et je les distinguais mal, mais je les aurais reconnus entre mille : James et Rollo ! Je les regardai approcher, le cœur battant, les lèvres

sèches, et je me dressai lorsqu'ils s'arrêtèrent à ma hauteur.

— Bonjour, Kate. Vous jouez les peintres du dimanche un jeudi? me demanda James avec un sourire malicieux.

Il portait un pantalon de flanelle et un de ces épais chandails de laine brute, d'un bleu intense assorti à ses yeux.

J'expliquai que c'était ma demi-journée de liberté, et il désigna aussitôt le berger qui avait levé la tête à l'arrivée de Rollo.

— Comment s'appelle votre compagnon?

— Je n'en ai aucune idée, il a surgi de nulle part et ne m'a plus quittée.

James s'assit sur une souche, moi, sur mon pliant.

— Comment allez-vous, Kate?

— Tout à fait bien.

Je m'efforçais de prendre un ton dégagé, en réalité je m'irritais déjà de la confusion que je sentais en moi. Pourquoi s'était-il arrêté? Pourquoi venait-il troubler la paix de ces lieux... et ma paix intérieure ?

— Votre fiancé est-il rétabli? me demanda-t-il.

— Oui, il a repris son travail, et son accident n'est plus qu'un mauvais souvenir.

— J'en suis ravi pour lui, et pour vous. La petite Jenny, elle aussi, est bien remise de son opération.

La conversation roula un moment sur nos patients, et il me demanda ensuite de lui montrer mon tableau.

— Si vous voulez, dis-je en riant, et ne vous croyez pas obligé de vous extasier. D'ailleurs, il n'est pas achevé.

C'était vrai, je n'avais pas peint les arbres.

James prit tout son temps pour examiner mon travail tandis que j'attendais son verdict, le cœur battant. J'avais beau me dénigrer, il me fallait admettre que son avis importait.

— C'est très réussi, Kate, déclara-t-il enfin. Vous avez bien rendu la lumière sur l'eau, la patine des vieilles pierres, et même la tranquillité de ce coin.

— Merci, répondis-je avec brusquerie, j'avoue qu'aujourd'hui j'étais d'humeur à peindre. J'avais besoin de m'évader.

— Moi aussi, murmura-t-il.

Il me sembla qu'il voulait en dire davantage, mais il s'en abstint.

— C'est un de mes endroits favoris, reprit-il, nous nous y promenons souvent, Rollo et moi.

— Autrefois, Tom, Nick et moi venions pique-niquer ici en été avec nos parents. Le père de Nick nous amenait en barque, et nous nous amusions comme des fous!

— J'avais oublié que vous étiez originaire de la région.

— Je suis si heureuse de m'y établir de nouveau ! Savez-vous que Nick et moi avons trouvé une maison?

— Oui, la propriétaire, une de mes patientes, m'en a touché un mot. Voilà longtemps qu'elle désirait vendre, mais plusieurs acheteurs lui ont fait faux bond.

— Ce ne sera pas notre cas. La maison nous a séduits tous les deux, et Nick est sûr de son notaire. Il semble du reste s'accommoder beau-

oup mieux de mon travail. Son séjour à l'hôpital lui aura sans doute appris pas mal de choses.

— Tant mieux, marmonna James, distrait.

Je repris alors d'une voix timide :

— Il ne me reste plus qu'à trouver un cabinet à partager avec un autre médecin.

— Vous n'aurez aucun problème, répondit James, les professionnels compétents et consciencieux se font rares, de nos jours. Encore que j'aie eu moi-même beaucoup de chance : je viens de m'entendre avec une jeune femme qui désire n'exercer qu'à mi-temps. Elle n'est plus toute jeune et elle revient d'Inde où elle était employée par l'OMS. Elle m'a plu tout de suite, et nous nous sommes mis d'accord.

— En effet, c'est une chance, bafouillai-je.

Mais j'étais déçue au point que l'avenir m'apparut tout à coup sombre et sans espoir, à moi qui suis plutôt optimiste.

C'est à cet instant, je crois, que je compris la vérité. Depuis qu'il m'avait exposé ses projets, dans le secret de mon cœur, je n'avais nourri qu'un fol espoir : travailler avec lui. Mais voilà, je lui avais parlé des réticences de Nick, de mes

hésitations, de mes scrupules, et sans doute ne m'avait-il pas jugée assez résolue pour envisager une association avec moi.

Sa voix me tira de mes pensées.

— Laissez-moi porter votre matériel jusqu'à votre voiture.

Je le suivis à pas lents. Il me semblait que j'avancais dans un mauvais rêve, que la terre s'était arrêtée de tourner. Pourtant, derrière nous, les chiens jappaient et gambadaient comme pour me rappeler que la vie malgré tout continuait. J'ouvris la portière et rangeai palette et chevalet sur la banquette arrière, puis je me retournai pour prendre congé de James. Il se tenait tout près de moi, plus près que je ne l'avais cru ; nos regards se croisèrent et je sentis que je me perdais dans une immensité bleue, enivrante, douce comme la mer certains matins d'été. En même temps, sa main m'effleurait, et j'entendis sa voix claire, presque cristalline.

— Nous associer dans le travail ne serait pas une bonne idée, Kate.

— Pourquoi? murmurai-je.

Il secoua seulement la tête, mais j'avais compris sa pensée aussi distinctement que si je l'avais conçue moi-même. Il recula d'un pas. Son mouvement effraya-t-il les chiens? Peut-être, car ceux-ci se lancèrent tout à coup dans une bagarre d'une violence effrayante. James hurla pour rappeler Rollo, je hurlai aussi dans l'espoir d'apaiser l'autre chien, rien n'y fit. Les deux animaux devenus sauvages semblaient résolus à s'entre-dévorer, jusqu'à ce que le plus fort gagne. James plongea alors dans la mêlée, empoigna le berger par le cou tandis que j'attrapais Rollo qui grognait et tremblait de rage. Nous restâmes assis immobiles de longues minutes, haletants, à retenir les chiens qui peu à peu oublièrent leur fureur. Enfin James libéra le berger qui s'en alla penaud boire à la rivière et, à mon tour, je lâchai Rollo qui l'imita, toute rancune oubliée.

— Je me demande quelle mouche les a piqués, dit James comme nous revenions près de ma voiture.

— En effet, ce n'est guère la saison des mouches, répliquai-je.

Il éclata de rire, moi aussi ; nous avons eu peur, la tension tombait. James le premier retrouva son sérieux. Sans un mot il m'attira à lui, et quand il prit mes lèvres je sus que ce baiser était inscrit dans mon destin de toute éternité. Mais je n'avais jamais imaginé goûter une telle extase. Ce fut comme si mon cœur et mon corps explosaient de bonheur, comme si des millions d'étincelles jaillissaient en moi, exquis et brûlantes à la fois. Plus rien, non, plus rien n'avait d'importance. Je nouai mes bras autour du cou de James et me laissai emporter par cette passion incontrôlable.

Combien de temps me tint-il ainsi étroitement enlacée? Je ne saurais le dire. Peu à peu le monde alentour reprenait vie, le bruissement du vent dans les roseaux, les derniers rayons du soleil déjà pourpre, la voix de James enfin qui murmurait :

— Vous comprenez pourquoi m'associer avec vous n'était pas une bonne idée?

— Oui, m'entendis-je répondre dans un souffle.

Il s'était dégagé et reprit, distant tout à coup :



— Il ne faut pas tout sacrifier au plaisir de l'instant, Kate. Désormais, nous nous méfierons des bagarres de chiens, ajouta-t-il avec une lueur ironique dans les yeux.

Je n'avais pas envie de plaisanter, oh non ! Ce que nous avons fait m'apparaissait grave, pis encore, puisque nous avons tous les deux quelqu'un d'autre dans notre vie. Sa légèreté me blessa.

— Oublions au plus vite ce qui s'est passé, dis-je.

En me tournant pour ouvrir ma portière, je trébuchai et faillis tomber.

— Etes-vous en état de conduire? demanda-t-il aussitôt d'une voix alarmée.

Je m'installai au volant, et m'écriai en démarrant :

— Allons, James, me croyez-vous du genre à perdre la tête pour un baiser?

— Non... bien sûr. Excusez-moi...

Cette fois, je l'avais touché et j'en éprouvai une satisfaction de gamine.

Pourtant j'étais anéantie. Jamais aucun homme ne m'avait inspiré un émoi aussi violent

et certainement pas Nick. Cette seule pensée était une trahison et je m'en voulais, tout comme j'en voulais à mon corps d'avoir répondu avec tant de fièvre à l'ardeur de James. Il avait raison, les plaisirs de l'instant sont dangereux, notre attirance l'un pour l'autre n'était qu'un feu de paille. Hélas, nos esprits comme nos corps ne nous obéissent pas toujours, et le souvenir de son baiser m'obsédait.

Tante Laura avait imité Nick à dîner, ce soir-là, et préparait un superbe saumon offert par un patient d'oncle John.

— Tout s'est bien passé, tu n'as pas eu froid? demanda-t-elle avec sa sollicitude coutumière.

— Au contraire, le soleil était chaud et je me suis détendue, dis-je en rangeant mon matériel. Figure-toi que j'ai rencontré James Masefield qui promenait son chien près de la rivière, ajoutai-je d'un ton détaché.

— Nous songions à l'inviter un soir à dîner avec Hélène Clifford, qu'en penses-tu?

Rien de bon! Grâce au ciel, sans attendre ma réponse, tante Laura s'extasiait maintenant sur mon tableau.

— Tu as beaucoup de talent, ma chérie, s'exclama-t-elle, Nick sait-il que tu peins de si jolis paysages?

— Ce que je lui en ai montré ne l'a guère impressionné. En bon architecte, il se soucie surtout des perspectives, des volumes, et ce n'est pas mon fort, dis-je en riant.

— Moi, je te trouve très douée, insista ma tante avant de regagner ses fourneaux.

C'est en me déshabillant pour prendre une douche que je m'aperçus de la catastrophe : j'avais perdu ma bague de fiançailles! « Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai! » m'écriai-je à voix haute. Je me mis à farfouiller dans ma chambre, d'abord méthodiquement, puis avec une fébrilité croissante, secouant mes vêtements, déplaçant les meubles, vidant les tiroirs. En vain. La panique me gagnait. Avais-je posé cette bague quelque part, avait-elle glissé? J'avais maigri, ces derniers temps, et l'anneau était devenu trop grand. Nick me l'avait fait observer un jour que nous ramassions ensemble des feuilles mortes au jardin, et il m'avait conseillé de le faire ajuster. Je me rhabillai en vitesse. Peut-être l'avais-je égarée

dans mes affaires de peinture, ou dans la voiture... Hélas, j'eus beau chercher partout dans ma petite Renault, le bijou n'y était pas. Et Nick qui dînait chez nous ce soir ! Que lui dirais-je ? Cette fois, je ne me maîtrisais plus. Je saisis mon imperméable, dénichai une lampe de poche et, en quelques mots, expliquai le drame à tante Laura que mon remue-ménage avait attirée hors de sa cuisine. Elle tenta en vain de m'en dissuader, mais je tenais coûte que coûte à retourner près du vieux pont. C'est là, j'en étais sûre, que j'avais perdu ma bague.

Tout en conduisant, mon épouvante grandissait. Nick serait furieux... Oh, il n'était pas du genre à me faire une scène, mais il m'en voudrait, il me reprocherait à tout propos de n'avoir pas pris soin du coûteux présent qu'il m'avait offert...

Le pont de Challoner s'estompait dans la nuit quand j'y arrivai. J'entrepris mes recherches à la lueur de ma torche, remontant lentement jusqu'à l'endroit où les chiens s'étaient battus. Je tâtai le sol, foulai l'herbe de ma main, soulevai les feuilles arrachées par le vent. Sans résultat. Ma bague demeurait introuvable.

L'obscurité m'oppressait, maintenant, je sursautais aux mille bruissements qui tout à l'heure m'avaient ravie... Pourtant je continuais à chercher, le cœur en déroute, m'efforçant de faire taire mes remords pour mieux me concentrer. Mais lorsqu'un clocher au loin sonna 19 heures, je compris enfin l'absurdité de mon obstination. Mieux valait rentrer avant qu'on s'inquiète, et révéler la vérité à Nick en espérant qu'elle ne compromettrait pas trop notre relation.

Je ne me sentais pas très vaillante quand j'arrivai en vue des « Mélèzes » et je réfléchissais à la manière d'apaiser Nick. Je remarquai qu'une voiture me précédait, qui s'immobilisa devant l'entrée de la maison. Nick déjà? Mon cœur frémit. Non... une Volvo noire... comme celle de James... Oui, c'était bien lui, il avait trouvé ma bague, j'en étais sûre, sinon pourquoi serait-il venu ici à une heure pareille ? Il vint au-devant de moi et le crissement de son pas sur l'allée de gravier me fit presque oublier mon angoisse.

— Je vous rapporte ce que vous avez perdu, dit-il en me tendant une enveloppe que je saisis d'une main qui tremblait.

— Ma bague, vous avez trouvé ma bague, n'est-ce pas?

Il se contenta de hocher la tête. Je balbutiai :

— Je... je l'ai cherchée partout, voilà des heures que je ne vis plus.

— Je viens seulement de la découvrir en ôtant mon chandail. Elle était restée accrochée à l'encolure, dans l'épaisseur de la laine.

— Alors, elle a glissé quand... quand...

— Oui, lorsque vous avez dénoué vos mains de mon cou, tout à l'heure.

Le ton distant me glaça.

— Merci de me l'avoir rapportée, murmurai-je.

— Je n'ai pas l'habitude de prendre ni de conserver ce qui ne m'appartient pas, rétorqua-t-il.

Le double sens de sa phrase ne m'échappa pas.

— Je vous laisse, reprit-il, il est tard et l'on m'attend.

— J'ai trouvé ma bague, tante Laura, m'écriai-je en pénétrant en trombe dans la maison, c'est James qui... euh...

Je cherchais un prétexte plausible lorsque la sonnette de l'entrée retentit. Je n'eus que le temps d'entendre le soupir de soulagement de ma tante avant d'ouvrir. Devant moi, Nick, blême, les yeux hagards, vieilli de dix ans, s'appuyait au chambranle comme si ses jambes refusaient de le porter.

— Nick, que t'arrive-t-il? Tu ne te sens pas bien?

— Ma mère vient de mourir à l'hôpital !

Nick demeura longtemps prostré. Nous l'avions installé au salon devant un bon whisky, et mon oncle nous avait rejoints. Enfin il fut en état de nous expliquer le drame. Une voisine avait découvert Aïma le matin, gisant inconsciente dans sa cuisine. Elle avait été transportée à l'hôpital où l'on avait diagnostiqué une hémorragie cérébrale, et elle était décédée dans l'après-midi sans avoir repris connaissance.

— Elle semblait pourtant normale, lorsque je l'ai quittée ce matin. Elle fredonnait en repassant du linge, dit Nick d'une voix brisée.

— Ces accidents vasculaires sont le plus souvent imprévisibles, fit observer oncle John, et même si vous aviez été là, vous n'auriez rien pu faire.

Ce fut un triste dîner. Personne ne put rien avaler. Tante Laura proposa que Nick s'installe quelque temps aux « Mélèzes ».



— Au moins jusqu'à l'enterrement, suggérait-elle. Kate et moi nous nous sentirions plus tranquilles, ne vous sachant pas seul.

Chère tante Laura qui lisait dans mon cœur! Car j'aurais donné n'importe quoi pour soulager le chagrin de Nick. Il fut donc convenu qu'avec oncle John nous l'accompagnerions chez lui pour y prendre des vêtements.

En pénétrant dans la maison, un pénible sentiment d'étrangeté m'assaillit. Tout était demeuré en place, la table à repasser était encore installée dans la cuisine avec le fer, et même une chemise de Nick posée avec soin sur un dossier de chaise. Pourtant Aima n'était plus... Je comprenais seulement maintenant ce que cela signifiait.

Oncle John s'occupait de couper l'eau au garage quand Nick me rejoignit.

— Pourquoi ne vivrions-nous pas ici? me demanda-t-il à brûle-pourpoint. Cette maison m'appartient, désormais, et je ne vois pas l'intérêt d'en acheter une autre.

Je ne répondis rien, choquée. Je jugeais déplaisant que, quelques heures seulement après le décès de sa mère, Nick envisage le bénéfice qu'il

pouvait en retirer. Qu'il y ait songé, cela passait encore, mais qu'il en parle, non !

La semaine qui suivit s'écoula dans une atmosphère assez irréaliste. Tante Laura avait pris Nick sous son aile protectrice, et dès le lundi matin elle le convainquit de retourner travailler, estimant que c'était le meilleur moyen de le distraire de son chagrin.

James appela un jour pour nous assurer de sa sympathie. Sa voix au téléphone m'emplit d'une joie sans réserve.

— Comment réagit votre fiancé? demanda-t-il.

— Il est très abattu. Heureusement que ma tante l'a recueilli chez nous pour quelques jours. Et nous l'entourons de notre mieux.

Après un silence, James demanda encore :

— Ce deuil va-t-il modifier vos projets de mariage ?

— En un sens, oui. Nous renonçons à la maison dont je vous avais parlé, et qui appartenait à une de vos patientes, pour nous installer dans celle de la mère de Nick.

Il marqua un nouveau silence, puis :

— Pourquoi pas, si elle vous plaît?

Il ajouta une rapide formule de politesse avant de raccrocher.

Je tenais encore le combiné lorsque Doris vint m'informer de son rendez-vous avec le spécialiste de l'hôpital que je lui avais recommandé. Elle le verrait le surlendemain, jour de l'enterrement d'Aima. Je lui trouvai bon moral, compte tenu des circonstances, et la félicitai de n'avoir pas perdu de temps.

Mes parents, qui avaient bien connu Aima du temps où ils habitaient la maison voisine, firent le voyage depuis leur lointaine frontière écossaise pour assister aux funérailles, et le jeudi, après une courte cérémonie, Aima reposait dans le petit cimetière proche de son domicile.

Tante Laura accueillit ensuite aux « Mélèzes » tous ceux qui étaient présents — parents, amis intimes — pour les reconforter autour d'un copieux buffet. C'est le moment que choisit Nick pour m'annoncer sa décision : il s'installerait quelque temps à Reading chez son cousin Marc et sa femme.

— Je pars avec eux tout à l'heure. Ne m'en veux pas, Kate, ajouta-t-il devant mon air navré, j'ai besoin de m'éloigner. Ce ne sera pas long, et je t'appellerai tous les jours.

Je ne trouvai rien à répondre. Que cette ville lui rappelle douloureusement sa mère, je pouvais le comprendre, mais au point qu'il choisisse de se séparer de moi dans un moment où j'aurais dû être son principal soutien, voilà qui me peinait et me déconcertait. Quand je le vis partir avec ses cousins, un sentiment d'échec m'accabla et je m'interrogeai sur la part de responsabilité qui m'incombait.

Ce même après-midi, Doris, qui avait promis d'assurer le secrétariat pour libérer ma tante, revint au cabinet après son rendez-vous avec le Dr Forbes. Je la reçus entre deux patients, anxieuse de connaître le diagnostic de mon confrère.

— J'entre à l'hôpital mercredi prochain et on m'opère vendredi, m'annonça-t-elle d'une voix guillerette.

— Voilà une bonne chose, murmurai-je, heureuse en un sens qu'elle le prît si bien.

— Plus vite ce sera fait, mieux cela vaudra. Au moins je serai fixée, me dit-elle encore.

Il me sembla qu'en parlant ainsi, elle cherchait à se rassurer. Je n'en admirais pas moins sa force de caractère. Quant à moi, je lui dissimulai mon soud sous des paroles d'encouragement avant de faire entrer le patient suivant.

C'était Mme Rudd, une patiente octogénaire. Elle avait le bras droit plâtré à la suite d'une mauvaise fracture du poignet. Sa fille l'accompagnait.

— Ma mère a un orgelet, m'expliqua cette dernière. Regardez comme sa paupière inférieure est gonflée.

En me lavant les mains, je m'adressai à la vieille dame.

— Il y a longtemps que vous souffrez, madame?

— Deux ou trois jours, murmura-t-elle sur un petit ton d'excuse.

— Une semaine au moins, s'exclama sa fille, mais maman ne se plaint jamais, comment voulez-vous connaître la vérité!

La patiente sourit avec modestie.

J'examinai le contour de l'œil avec attention, et, sûre de mon diagnostic, je déclarai :

— Le canal lacrymal est obstrué, madame, ce n'est rien de grave, je vous prescris un collyre que vous utiliserez deux fois par jour et qui devrait vous soulager très vite.

La mère et la fille s'apprêtèrent à prendre congé et je remarquai alors les doigts de la vieille dame qui émergeaient du plâtre : bleuis, gonflés, tuméfiés, ils n'étaient pas beaux à voir. Je les tâtai : glacés!

— Depuis quand la main de votre mère est-elle dans cet état? demandai-je à sa fille. N'avez-vous pas vu que la circulation du sang s'effectue mal parce que son plâtre est trop serré?

— J'avais remarqué qu'elle était bleue et un peu froide, mais je croyais que c'était normal. Oh, vous savez, reprit la fille de Mme Rudd avec irritation, la vie est déjà assez compliquée... Ma mère ne peut même pas s'habiller seule depuis qu'elle a le poignet cassé!

La pauvre dame baissait la tête.

— Il faut la ramener à l'hôpital d'urgence pour qu'on lui change son plâtre, dis-je ferm-

ement. Si les doigts sont mal irrigués, ils peuvent se gangréner et votre mère risquerait une amputation.

Je ne voulais pas les affoler, mais il fallait que toutes deux comprennent la gravité de la situation.

— Je vais l’y conduire tout de suite puisque nous sommes en voiture, m’assura la fille de Mme Rudd, manifestement prise de remords.

— De mon côté, je préviens le service afin que l’on vous reçoive aussitôt.

Ce jour-là, je vis encore six autres malades : un petit garçon souffrant d’une otite et dont je dus percer le tympan, une jeune femme enceinte atteinte de dyspepsie, deux bronchitiques, un vieux monsieur perclus de rhumatismes et enfin un cas d’oreillons très sérieux chez un jeune homme que j’envoyai aussitôt à l’hôpital, cette affection comportant souvent des risques dramatiques quand elle est contractée après la puberté.

Lorsque je regagnai l’appartement, mes parents regardaient la télévision en compagnie de mon oncle et de ma tante. J’éprouvai tout à coup un grand soulagement à les avoir auprès de moi.

Le départ de Nick m'avait plongée dans un désarroi que j'analysais mal, et j'avais besoin de leur tendresse.

Ma mère attendit le lendemain pour m'ouvrir son cœur.

— J'approuve que Nick ait décidé de s'éloigner quelque temps.

— Pourquoi donc? demandai-je, surprise.

— Vous avez l'un et l'autre besoin de prendre du recul. Je n'en dirai pas davantage, cela ne me regarde pas et tu dois résoudre tes problèmes seule.

A sa façon de me dévisager, je compris qu'elle ne me sentait pas heureuse et qu'elle en rendait Nick responsable. Elle était partielle, bien sûr, mais son soutien me réconforta.

Le samedi, mon père nous conduisit toutes les deux faire des courses pour tante Laura. Comme nous sortions d'un grand magasin, nous tombâmes sur James, Hélène Clifford et Eloïse. Depuis que je n'avais pas vu James, tant d'événements avaient bouleversé ma vie ! Pourtant mon cœur s'émut comme au premier jour, et



je priai le ciel qu'il n'en parût rien quand je lui présentai mes parents.

James plut aussitôt à ma mère, et ce fut réciproque. Je m'en rendis compte au sourire qu'ils échangèrent. Ma mère se pencha ensuite vers Eloïse pour admirer sa poupée.

— Elle a passé l'âge de ces bêtises, vous ne croyez pas? fit Hélène d'un ton acide.

— Oh non, répondit ma mère en souriant. Kate a joué à la poupée jusqu'à dix ans ou presque. La magie de l'enfance s'enfuit toujours assez tôt.

James approuva. Chère maman ! Toujours si belle et élégante ! Ce jour-là, dans son tailleur pied-de-poule noir et blanc, elle paraissait plus mince, plus élancée encore que d'habitude, et ses beaux cheveux auburn retenus en catogan lui donnaient à mes yeux un air de princesse.

James nous contempla l'une après l'autre.

— Vous ressemblez beaucoup à votre mère, Kate.

— Tout le monde nous le dit, répondit maman en riant, et certains ont le mauvais goût d'ajouter qu'on nous prendrait volontiers pour

deux sœurs. Kate se sent aussitôt quinze ans de plus, et moi, j'ai l'impression de m'habiller trop jeune !

James éclata de rire et je l'imitai.

Mon père, pendant ce temps, conversait fort galamment avec Hélène. Je l'entendis lui parler de mon mariage, lui disant combien il en était heureux. Il ajouta que mon frère Tom et sa femme viendraient de Nouvelle-Zélande pour l'occasion. Hélène se tourna alors vers moi.

— A quand la noce? demanda-t-elle d'un ton qu'elle voulait spirituel.

— Nous n'avons pas encore fixé la date, répondis-je, la mort inattendue de ma future belle-mère a bouleversé nos plans.

— Il est vrai que la vie n'a pas ménagé votre fiancé, ces derniers temps, ajouta James qui prêtait l'oreille.

C'est alors que je vis approcher une femme d'un certain âge, vêtue d'un vieil imperméable, un foulard défraîchi sur la tête. Mon sang ne fit qu'un tour. C'était Mme Carlton, la propriétaire de la maison que nous avions voulu acheter, Nick et moi. Elle aussi m'avait reconnue et, telle une

furie, elle bouscula Hélène et mon père pour se planter devant moi.

— C'est vous qui aviez promis d'acheter ma maison! s'écria-t-elle, et vous m'avez laissée tomber comme les autres ! Votre ami m'avait juré, pourtant...

Mon père s'était avancé, prêt à me défendre, et ma mère m'avait pris le bras. Mais James, très maître de lui, s'inclina avec un sourire charmeur.

— Bonjour, madame Carlton.

— Oh, docteur Masefield..., balbutia-t-elle stupéfaite, car James était son médecin traitant. Je ne savais pas... euh...

— Permettez-moi de dissiper un malentendu, reprit James sans se départir de son calme et souriant toujours. Ma collègue, le Dr Chalmers, et son fiancé avaient la ferme intention d'acquérir votre maison qui les avait beaucoup séduits. Hélas un deuil familial subit et particulièrement douloureux les a contraints à modifier leurs plans. Compte tenu de ces tristes circonstances, je suis sûr que vous saurez faire preuve de compréhension.

— Je... je ne savais pas, bredouilla la pauvre femme.

Et, s'adressant à moi :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, j'ignorais que vous étiez médecin.

De toute évidence, ce statut rachetait pour elle tous les péchés du monde.

Dès qu'elle se fut éloignée, mon père s'exclama :

— Quelle furie!

— Nick aurait pu l'informer lui-même de ses changements de projets, fit observer ma mère qui, sans me laisser le temps de prendre la défense de Nick, se tourna vers James pour ajouter avec son plus beau sourire :

— Bravo, votre calme olympien a désamorcé une situation explosive. Merci pour ma fille.

— James conserve son calme en toutes circonstances, dit Hélène d'un ton ironique.

La petite Eloïse commençait à s'impatienter et l'heure tournait. Je suggérai que nous poursuivions nos courses, et nous primes congé.

— Jolie femme, l'amie du Dr Masefield, s'écria mon père tandis que nous marchions dans la rue.

— Oui, jolie comme une porcelaine de Saxe, et aussi froide, susurra ma mère. Sont-ils fiancés, Kate, ou seulement... euh... ensemble?

— A mon avis, les deux, répondis-je.

— Quel homme séduisant, reprit encore maman, et courtois, avec ça. Cette Hélène dont j'ai oublié le nom, que fait-elle dans la vie?

— Elle est dentiste dans un centre médical.

— Voilà qui lui va comme un gant ! Elle ne doit pas faire de sentiment, armée de sa roulette ! A propos, qu'est-il arrivé à la femme de James?

Je racontai le drame.

— Pauvre petite Eloïse, dit ma mère en soupirant, bien sûr qu'elle a besoin d'une maman... Dis-moi, chérie, Nick et James se connaissent-ils?

— De vue seulement. Je comptais les présenter à une soirée où nous étions invités, mais Nick, qui était malade, nous a fait faux bond!

— Eh bien! On dirait que c'est son habitude... Réponds-moi franchement, Kate, re-

prit ma mère, et je sentis qu'elle pesait ses mots. Tu es amoureuse, au moins, tu ne te racontes pas des histoires?

— Quelle drôle de question! rétorquai-je, piquée au vif.

— Excuse-moi, je n'ai rien dit. Allons, dépêchons-nous, les magasins vont fermer, et tante Laura ne sera pas contente.

Je passai un week-end paisible, heureuse de me consacrer à mes parents qui devaient regagner leur lointain village deux jours plus tard. Nick me téléphonait tous les soirs, m'assurant qu'il se sentait mieux, et je finis par admettre qu'il avait eu raison de partir, et moi tort de m'en offenser. J'eus cependant du mal à garder mon sang-froid lorsqu'il m'appela au cabinet le mardi, m'annonçant sans préambule qu'il restait encore dix jours à Reading. Il eut l'audace d'ajouter :

— Les horaires des trains sont très pratiques pour mon travail, ça ne pose donc aucun problème.

— En effet, répondis-je sèchement, je n'en vois aucun.

Et je raccrochai en prétextant qu'un patient m'attendait.

Mon premier accès de colère passé, je réfléchis : si Nick tardait à rentrer, était-ce parce qu'il craignait le choc des souvenirs de celle qui n'était

plus et, pis encore, la cruelle évidence qu'elle ne serait jamais plus? Sans doute. Mais puisqu'il avait décidé que nous habiterions cette maison, il devait affronter la situation et en discuter avec moi.

En fin de matinée, après une consultation fatigante, Doris, qui entrait à l'hôpital le lendemain, me transmit les ultimes consignes. Je lui souhaitai bonne chance, lui promettant de lui rendre visite dès que possible.

Après le déjeuner, je conduisis mes parents à la gare. Quand je pris le chemin du retour, la circulation était déviée dans le centre-ville et j'entendis la fanfare. J'avais oublié que c'était la grande parade annuelle de l'hôpital ! Je garai ma voiture et cherchai un endroit d'où je verrais le défilé.

Les gens avaient envahi les trottoirs, la fanfare approchait, précédée par le cortège des majorottes; derrière suivait la cohorte des étudiants en médecine déguisés pour la circonstance, et qui chahutaient à qui mieux mieux. Un superbe étalon noir monté par un cavalier en armure fermait la marche. Soudain je remarquai, sur le trot-



toir opposé, une petite fille tout de bleu vêtue perchée sur les épaules d'un homme grand, brun... et dont je connaissais trop bien le regard clair. C'étaient James et Eloïse. Non loin se tenait Mme Shinway, et, derrière eux, Hélène Clifford vêtue de sa blouse blanche. Ils se trouvaient devant le cabinet dentaire d'Hélène. Dieu merci, ils ne m'avaient pas vue et je n'avais pas du tout envie de les rejoindre. La présence d'Hélène me paralysait toujours autant.

Le défilé passait, les gens applaudissaient aux pitreries des étudiants, la fanfare tonitruait. Un véhicule klaxonna soudain, tout près du bel étalon. Le bruit subit effraya-t-il l'animal ? Au même instant, il se mit à ruer pour désarçonner son cavalier, il se cabra en hennissant, et, dans un violent écart, il enjamba le trottoir.

Aussitôt, ce fut la cohue. Les gens hurlaient, se bouscullaient, cherchant à fuir. J'étais terrifiée, la panique se propageait, et bientôt j'étais moi-même jetée à terre.

Je réussis à me redresser juste à temps pour voir le drame : l'étalon, qui avait regagné la chaussée, piétinait nerveusement, l'un de ses

sabots entravés par... j'écarquillais les yeux... une poussette avec un enfant !

La suite se déroula très vite. Une silhouette vêtue de blanc — je reconnus Hélène — plongeait entre les pattes de l'animal, tira, poussa, arracha, puis rampa jusqu'au trottoir en tenant l'enfant sur son cœur. Je la vis encore tendre son précieux fardeau à une jeune maman qui hurlait tandis que James usait de son autorité pour empêcher les gens d'approcher. Hélène voulut se relever et trébucha, James la prit alors dans ses bras pour la porter.

Sans réfléchir, je traversai la rue en courant et j'atteignis le centre médical au moment où James déposait Hélène en haut du perron. Elle se tenait debout. Je criai :

— Est-elle blessée?

Non loin de là, Eloïse, que Mme Shinway tenait par la main, me vit et m'appela par mon nom.

— Kate, s'exclama James en me repérant aussitôt, d'où diable sortez-vous?

— Hélène est-elle blessée? répétais-je anxieusement.

— Je ne crois pas.

— Je n'ai rien, dit cette dernière avec irritation, inutile d'en faire toute une histoire. J'ai simplement besoin d'une blouse propre, et de me recoiffer.

Hélène dissimulait son émotion sous de l'agressivité, je le comprenais. Je demandais encore avant de m'éloigner :

— Puis-je vous être utile?

— Etes-vous venue en voiture? demanda immédiatement James.

Et, comme j'acquiesçai, il reprit :

— Auriez-vous la gentillesse de reconduire Eloïse et Maud Shinway à la maison? Je ne veux pas qu'elles prennent le bus.

J'acceptai avec empressement, tout à la joie de pouvoir lui rendre service.

Pendant le trajet, Mme Shinway ne tarit pas de louanges sur le courage d'Hélène.

— Moi qui croyais qu'elle n'aimait pas les enfants, sans elle, le petit serait mort! s'écria-t-elle.

Je devais bien en convenir et je me surpris à envier Hélène. J'aurais tant aimé accomplir un

acte héroïque sous les yeux de James pour susciter son admiration. Comme il devait cajoler Hélène, en cet instant!

Il m'appela le soir pour me remercier, et je m'enquis de nouveau de l'état de son amie.

— Elle va tout à fait bien, me répondit-il. Hélène a les nerfs solides. Quand je l'ai quittée, une demi-heure après, elle reprenait sa consultation.

— Son courage l'honore, repris-je. Pour ma part, j'ai à peine vu le drame, dans la cohue, je me suis trouvée flanquée par terre.

— Oh, mon Dieu, on ne vous a pas fait mal, au moins?

L'anxiété dans sa voix m'emplit d'un bonheur irraisonné et je lui assurai en riant :

— Je me suis relevée sans une égratignure, mais désormais, je me méfierai des défilés.

Je raccrochai peu après, le cœur en fête, et décidai d'aller voir Doris à l'hôpital.

Elle me parut calme. Elle se sentait moins angoissée maintenant qu'elle était hospitalisée, me confia-t-elle. A son côté, son mari en revanche dissimulait mal son inquiétude. Il me recom-

pagna à l'ascenseur, me posant des questions auxquelles je ne pouvais, hélas, pas répondre. Mon confrère, le Dr Forbes, réservait son diagnostic. Seule l'opération pouvait révéler la nature de la tumeur. A l'âge de Doris, les cancers du sein sont malheureusement fréquents.

— En tout cas, votre femme est en bonnes mains, affirmai-je au pauvre homme en prenant congé. Gardez confiance, j'ai moi-même bon espoir.

J'avais raison. Le lendemain, oncle John appela le Dr Forbes. L'état de Doris le préoccupait surtout d'un point de vue masculin car, disait-il, « jamais nous ne retrouverons une secrétaire aussi compétente ». Quoiqu'il en soit les nouvelles nous ravirent : la grosseur n'était qu'un kyste fibreux, et la biopsie n'avait décelé aucune cellule maligne. Doris se trouvait actuellement en salle de réveil, et tout allait pour le mieux.

Je retournai à l'hôpital le lendemain pour de tout autres motifs : oncle John m'avait demandé d'assister à sa place à la communication d'un éminent professeur sur les troubles et anomalies cardio-vasculaires.

— J'ai trop de visites, aujourd'hui. Voici mon invitation, tu me feras un compte rendu ce soir, me dit-il de ce ton bourru qu'il affectionnait.

Craignant de ne pouvoir me garer, je pris le bus et arrivai à l'hôpital bien en avance pour faire un saut auprès de Doris. Je gagnai ensuite le vieil amphithéâtre lambrissé où avait lieu la conférence. L'affluence s'y trouvait déjà nombreuse, une jeune hôtesse me donna un badge au nom du Dr John Chalmers, et je cherchai une place. Je remarquai alors une femme d'une cinquantaine d'années, seule comme moi, qui me sourit.

— Il n'y aura jamais assez de sièges pour tout le monde! dit-elle. Notez, j'ai l'habitude de m'asseoir par terre, j'arrive d'Inde où je travaillais pour l'OMS.

Nul doute, c'était la nouvelle associée de James. Je me présentai, lui expliquant qui j'étais, et m'enquis de sa nouvelle installation.

— Tout s'organise avec une aisance incroyable, m'assura-t-elle, j'ai l'impression d'avoir toujours travaillé avec le Dr Masefield.

Je la comprenais, ayant éprouvé le même sentiment au début de mon remplacement auprès

d'oncle John. Hélas, mon poste était provisoire et il me faudrait bientôt le quitter...

Tout en bavardant, nous avons trouvé deux chaises libres côte à côte, quand Claire Archibald — c'était son nom — m'apprit qu'elle n'assisterait qu'à la première partie de la conférence, James devant lui succéder pour la seconde.

La nouvelle m'emplit d'une joie mêlée d'appréhension : je le verrais aujourd'hui, oui, il serait là très bientôt. A cette seule pensée, mon cœur s'affolait, et je craignais en même temps que sa présence ne réveille ce troublant émoi que je ne contrôlais pas et que je jugeais coupable.

Le conférencier, un certain Pr Ingram, me tira de mes pensées. Après les applaudissements d'usage, la lumière s'éteignit, et il commenta longuement une série de diapositives montrant diverses anomalies cardiaques. Il s'exprimait bien, donnait des explications claires et structurées, et je l'écoutai avec beaucoup d'intérêt. La lumière revint et des hôtesse circulèrent entre les rangs, offrant du thé. J'en bus une tasse avec plaisir car j'avais besoin de me rafraîchir. Le

temps était lourd et humide, ce jour-là; peut-être tournerait-il à l'orage.

Je vis arriver James alors que Claire et moi discussions d'une maison de convalescence que les pouvoirs publics envisageaient de construire non loin de l'hôpital. Il nous repéra vite et s'étonna :

— J'attendais votre oncle!

Était-ce de la déception que je percevais dans sa voix?

— Il comptait venir, dis-je sans m'émouvoir, mais l'épidémie de grippe qui sévit en ce moment lui donne un travail fou.

— J'en offre autant à Claire, marmonna James, aidant son associée à enfiler son manteau.

Claire me fit ses adieux et James s'éloigna, accaparé par d'autres médecins ; à tel point d'ailleurs que je faillis lui dire, quand il revint, qu'il n'était pas obligé de se placer à côté de moi. Mais déjà il s'asseyait, casait tant bien que mal ses longues jambes sous le siège devant lui et m'interrogeait sur la première partie de la conférence.



— Nous avons vu des cas très intéressants, lui dis-je.

Tout en les lui décrivant, je réalisai que j'avais, ma foi, fort bien retenu ma leçon.

J'ajoutai, voyant le Pr Ingram regagner l'estrade :

— Il doit nous parler maintenant du rétrécissement mitral, des endocardites et de certaines malformations coronariennes.

Cette seconde partie me parut tout aussi instructive que la première. Pourtant, je ne réussis pas un instant à oublier la présence de James. J'étais sensible à ses moindres mouvements, je percevais le souffle de sa respiration, j'imaginai son profil dans l'ombre... Il semblait pour sa part à mille lieues de moi, concentré sur ce qu'il entendait, insensible à toute distraction...

Plus tard, la communication terminée, il me demanda si j'avais ma voiture, et comme je lui répondais par la négative, il proposa aussitôt de me raccompagner.

— Je comptais prendre le bus, l'arrêt se trouve devant l'hôpital.

— Vous seriez trempée avant d’y arriver, s’exclama-t-il en riant.

Nous venions de franchir la grande porte, et je m’aperçus qu’en effet il pleuvait à torrent.

— Attendez-moi ici, Kate, je vais approcher la voiture.

Enfonçant le cou dans le col de son manteau, il s’élança sous le déluge. Je demeurai à l’abri de l’auvent, regardant distraitement les gens qui entraient et sortaient. Soudain je reconnus quelqu’un.

— Jane Aveling! m’écriai-je.

La jeune fille qui avait renversé Nick, cette fameuse nuit, m’avait vue.

— Docteur Chalmers, balbutia-t-elle en s’approchant, un peu gênée. Vous savez que l’on m’a engagée récemment au secrétariat administratif de l’hôpital?

Elle me demanda ensuite des nouvelles de Nick, et je lui expliquai qu’il séjournait à Reading depuis la mort de sa mère. Puis l’arrivée de James dans sa Volvo noire nous interrompit.

Je me ruai dans la voiture au moment où un gigantesque éclair déchira le ciel, immédiatement suivi d'un coup de tonnerre effroyable.

Je m'affalai sur le siège à côté de James en me bouchant les oreilles et en gémissant malgré moi :

— Je hais les orages... Oh, je ne les supporte pas...

— Celui-ci est juste au-dessus de nous, dit James d'une voix calme. Nous allons nous garer le long du mur d'enceinte. Impossible de conduire sous un déluge pareil.

Il n'avait donc jamais peur? Rien ne l'effrayait, il était toujours maître de lui? Et moi, moi je tremblais, je claquais des dents, je fermais les yeux pour ne pas voir les nuages d'encre, bas, menaçants, et j'aurais voulu être sourde pour ne plus entendre la pluie qui battait, qui tambourinait sur la voiture... j'aurais voulu... j'aurais voulu échapper à ces forces déchaînées qui s'acharnaient autour de nous, prêtes à nous anéantir...

La voiture s'arrêta. Je ne levai pas les yeux et demeurai recroquevillée sur mon siège, la tête

enfouie dans mes bras, mes genoux s'entrechoquant.

— Oh! Kate, murmura James, n'ayez pas peur, venez, venez là.

Il m'attira doucement à lui, prit ma tête contre son épaule, répétant comme on berce un enfant :

— Ça va aller... Dans la voiture, nous ne craignons rien... Kate, Kate... Calmez-vous, je suis là...

Il m'apaisait, certes, mais il me plongeait aussi dans un trouble infini. La joue contre sa chemise, car il avait écarté le pan de sa veste comme pour m'en faire un abri, je sentais la tiédeur de sa peau, son cœur qui battait, le parfum diffus de son eau de toilette... N'éprouvais-je qu'une attirance physique? Sitôt formulée, j'écartai cette pensée : de toute façon, James appartenait à une autre. Pourtant, il était un peu à moi, rien qu'à moi, jusqu'à la fin de l'orage...

Et l'orage s'éloigna. En quelques minutes, la pluie cessa, les gros nuages noirs disparurent, un soleil étincelant apparut qui nous fit cligner des yeux.

— Je vous l'avais bien dit, fit James en souriant.

Il se dégagea, mais il prit ma main et la portan-  
lentement à ses lèvres avant de murmurer encore  
:

— Adorable Kate...

— Merci pour tout, dis-je, essayant de me ressaisir.

— Je croirais entendre un de mes patients!

— Je n'ai pourtant pas le sentiment d'en être une, répliquai-je presque malgré moi.

Nos regards se croisèrent avec plus d'intensité encore que les éclairs de l'orage, et mon cœur battait si fort dans ma poitrine que j'en étais comme assourdie.

Derrière nous, une voiture qui klaxonnait rompit le charme. James démarra et je baissai ma vitre, les yeux dans le lointain. Quand apparut la flèche de l'église Saint-Sauveur, lavée par la pluie, scintillante sous le soleil, une question surgit dans mon esprit : avais-je le droit d'épouser Nick quand James m'inspirait des émotions aussi violentes? La voix de la raison me rassura aussitôt : « Oui, tu aimes Nick, tu l'as toujours aimé, James

n'est que... n'a que le charme de l'inconnu. » En étais-je certaine? Une force aveugle m'interdisait d'analyser davantage l'attirance que j'éprouvais pour lui.

Perdue dans mes pensées, je demeurais muette. Une ou deux fois, je sentis sur moi le regard de James, et nous étions presque arrivés aux « Mélèzes » lorsqu'il me dit d'une voix très tendre :

— Cessez de vous martyriser, Kate, vous n'avez rien fait de mal. Vous n'avez trompé personne ni renié vos engagements, vous vous êtes seulement laissé consoler comme un enfant qui a peur de l'orage. Quand revient votre fiancé?

— Dimanche prochain, murmurai-je.

— Eh bien, vous voyez, vous n'aurez plus à attendre longtemps, et vous pourrez vous marier vite puisque vous avez une maison.

Je souris.

— C'est vrai, et j'aime beaucoup la maison d'Alma.

J'ajoutai cette dernière remarque dans l'espoir de faire taire les doutes qui me tourmentaient,

mais je savais hélas qu'il en surgissait de nouveaux chaque jour.

Nous étions arrivés. James sortit pour ouvrir ma portière.

— Bonne chance, Kate, dit-il d'une voix douce, en m'effleurant la joue de sa main.

J'avais promis de raccompagner Doris chez elle à sa sortie de l'hôpital, son mari ne pouvant se libérer à ce moment-là. Le jour prévu, en allant la chercher, je rencontrai Claire Archibald qui m'apprit que la consternation régnait chez les Masefield depuis l'aube : Rollo avait disparu ! Je ne m'en affolai pas outre mesure.

— C'est le printemps, sans doute a-t-il suivi une chienne. Il rentrera ce soir au plus tard.

Claire se mit à rire.

— Vous avez raison, mais la petite Eloïse ne l'entend pas de cette oreille, elle est dans tous ses états !

— Je comprends, soupirai-je, Lou adore ce chien... Enfin, espérons qu'il ne tardera pas à revenir pour le plus grand soulagement des petits et des grands.

Je pris congé et gagnai le service d'obstétrique.



Doris y faisait ses adieux à ses compagnes de chambre, s'arrêtant auprès de chaque lit avec un mot gentil pour celles qu'elle allait quitter.

Sur le chemin du retour, tout à la joie de se savoir hors de danger, elle bavardait avec animation.

— Je mesure ma chance de rentrer chez moi, pourtant j'ai presque des remords d'abandonner mes amies. On se livre si facilement, à l'hôpital. Certaines m'ont raconté toute leur vie, je connais tout de leur famille, de leurs problèmes, et je les plains tellement ! La dame en chemise de nuit bleue a été opérée du sein il y a quelques jours, on a dû le lui enlever. Sa voisine avait un kyste à l'ovaire, mais il y a eu des complications, et elle ne pourra plus avoir d'enfant... Enfin, je monterai les voir la semaine prochaine en revenant pour ma visite de contrôle.

Tout en écoutant Doris, je me surpris à chercher, errant dans les rues, un labrador à poil clair... J'en repérai deux identiques, hélas tenus en laisse par leurs propriétaires légitimes. Allons, Rollo ne se ferait pas attendre longtemps. A condition que

ses vagabondages ne l'aient pas entraîné sur des chemins trop fréquentés.

Le lendemain matin, je téléphonai à Mme Shinway pour m'enquérir du chien prodigue. Non, il n'avait pas reparu, m'informa celle-ci d'une voix enrouée où perçait une tension contenue.

— La police est prévenue, ajouta-t-elle, mais elle a plus urgent à faire que de rechercher un chien, n'est-ce pas? C'est la petite qui m'inquiète, docteur, elle refuse de manger.

Elle s'excusa ensuite d'abréger la conversation car on sonnait à sa porte.

C'était mon jour de congé, et je décidai d'aider tante Laura à faire son ménage. Elle en serait contente, et moi je penserais un peu moins à Eloïse... et à son père. Pourtant le chagrin de l'enfant me désolait, et je n'imaginai que trop le souci qu'en concevait James.

L'après-midi, je m'occupai à semer des pois de senteur et des volubilis au jardin et, quand oncle John rentra de ses visites à 17 h 30, il me trouva toujours courbée sur mes plates-bandes.

— Je viens de tomber sur James qui sortait du commissariat. Le pauvre homme fait vraiment peine à voir.

— Rollo n'est toujours pas revenu ? demandai-je.

— Il ne s'agit pas du chien. La petite Eloïse a disparu depuis plus de deux heures!

— Quoi?

Je lâchai mon plantoir et regardai mon oncle, atterrée.

— Elle jouait au jardin, expliqua celui-ci, Mme Shinway était rentrée quelques minutes se mettre au chaud parce qu'elle ne se sentait pas bien. Elle doit couvrir une grippe. Bref, quand elle est sortie, plus d'Eloïse, et on ne l'a pas revue depuis. Tu imagines l'état de Mme Shinway!

C'est à James surtout que je pensais. Quelle angoisse! Nul doute, Eloïse avait profité de ce moment sans surveillance pour partir à la recherche de Rollo. Mais l'enfant était raisonnable et équilibrée. Deux heures, ce n'est pas si long. Pourtant il peut arriver tant de choses en deux heures... surtout à une petite fille de sept ans, seule dans les rues.

— Elle ne peut pas être loin ! m'écriai-je.

Je surpris chez mon oncle une expression qui me glaça et je me précipitai dans la maison.

— Je vais chez James, déclarai-je, m'emparant de ma veste, je peux peut-être lui être utile!

Il était 18 heures, et je rencontrai beaucoup d'embouteillages en chemin. La nuit tomberait dans deux heures, mais Eloïse serait sûrement rentrée d'ici là. En cherchant Rollo, s'était-elle égarée? Dans ce cas quelqu'un la ramènerait. A moins qu'elle ne soit tombée...? Mon esprit refusait d'envisager qu'elle soit blessée, ou qu'on lui ait fait du mal. Je préférerais laisser mon cœur souffrir pour James.

Une voiture de police stationnait devant chez lui, la porte était ouverte, j'entrai sans même frapper. James raccompagnait deux agents en uniforme à qui il avait remis une photo de sa fille. Il me présenta et m'invita à m'asseoir au salon où il me rejoignit quelques instants plus tard.

— Merci d'être venue, Kate.

— C'est bien normal, dis-je à défaut d'une réponse plus appropriée, car j'étais consternée de

le voir si crispé, presque méconnaissable, lui toujours si maître de lui.

— J'ai interrogé tous les voisins, fouillé leurs garages, leurs abris de jardin, et même une maison inoccupée, un peu plus bas dans la rue. J'ai longé la rivière jusqu'au pont, j'ai appelé tous ses petits amis, je suis allé à l'école, à l'hôpital, et finalement je me suis résolu à avertir le commissariat.

Il parlait sur le ton monocorde d'un enfant qui récite une leçon apprise par cœur, mais son regard trahissait sa détresse.

— Trois heures, ce n'est pas encore dramatique, James. Je sais que c'est une éternité pour vous, mais objectivement, il ne faut pas trop s'alarmer. Eloïse va rentrer ou quelqu'un la ramènera.

Il marchait de long en large, et s'approcha de la fenêtre.

— Voyez-vous, Kate, dit-il sans me regarder, une pensée me hante : je connais ma fille, elle a la tête sur les épaules, et elle sait qu'elle ne doit pas s'éloigner seule. Elle n'est pas partie à l'aventure, même pour trouver Rollo.

Je le rejoignis et passai mon bras sous le sien. C'est alors qu'il formula ce qu'il redoutait le plus, ce que moi-même je m'étais interdit d'envisager un peu plus tôt en venant chez lui :

— Je pense qu'elle a été enlevée... par un rôdeur ou... quelqu'un de plus déterminé.

— Oh ! non, James ! Cela, je ne le crois pas, ce n'est pas possible!

Je devais mentir, il le fallait, c'était le seul moyen de conjurer, pour l'instant au moins, cette hypothèse abominable.

L'horloge de l'entrée sonna 19 heures. Bientôt l'obscurité gagnerait.

— Rester ici à attendre me tue, reprit James. A la nuit tombante, la police abandonnera ses recherches. Il faut que j'aie les aider tant qu'il fait encore jour.

Il s'emparait de son manteau dans l'entrée quand le téléphone sonna. Il bondit, décrocha, et j'adressai au ciel une prière désespérée : « Mon Dieu, faites que ce soit une bonne nouvelle! »

Hélas, dès qu'il parla, je compris tout de suite qu'il s'agissait d'un ami prévenu du drame et qui s'inquiétait.

James répondit avec sa politesse coutumière, mais il parlait d'une voix blanche, lointaine, et lorsqu'il raccrocha, il me parut plus défait encore.

— C'était Jeremy Gregson, l'associé d'Hélène. Sa fille qui travaille à la police l'a informé de la disparition d'Eloïse.

Presque malgré moi, je demandai :

— Hélène est-elle au courant?

— Non, elle est partie dans le Sussex pour la semaine.

Le bruit d'un pas hésitant dans l'escalier nous fit lever la tête.

— Madame Shinway, s'exclama James, je vous ai interdit de quitter votre lit !

— Je me sens un peu mieux, docteur, balbutia-t-elle, j'ai entendu le téléphone et je me demandais si...

James secoua la tête.

— Hélas, non, c'était un appel sans rapport avec Lou.

— Oh! bonjour, docteur Kate! reprit Maud Shinway en me voyant. Je vous prépare vite une tasse de thé.

Et, sourde aux protestations de James, elle disparut dans la cuisine.

— Impossible de la faire tenir tranquille, marmonna-t-il. Elle a pourtant une forte fièvre, la gorge très enflammée et...

L'arrivée d'un monsieur ventripotent, boudiné dans un imperméable un peu trop petit, interrompit James qui lui serra la main avant de me le présenter.

— Bob Shinway, le mari de Maud; Kate.

Ce dernier avait appris la disparition d'Eloïse à l'hôpital où il était employé et, malgré ses efforts, il dissimulait mal son affolement. Il échangea quelques mots avec James avant de s'éclipser à la cuisine pour aider sa femme et, j'en étais sûre, la reconforter. Peu après, il revenait avec le plateau du thé, suivi de Maud, mal assurée sur ses jambes.

C'est alors que retentirent deux aboiements joyeux et brefs.

— Rollo ! s'écrièrent ensemble James et les Shinway.

Déjà James s'était rué vers le jardin alors que le chien, content, sûr de l'accueil qui lui serait



réservé, allait droit vers Maud. Celle-ci, tout en lui prodiguant mille caresses, s'écria :

— Et si Eloïse...

Oui, nous le pensions tous, Eloïse suivait peut-être le chien, c'était bien pourquoi James avait bondi.

Il revint d'un pas las.

— J'informe la police du retour de Rollo, dit-il. Et puis, s'ils savent quelque chose...

Pendant qu'il téléphonait dans l'entrée, Mme Shinway me confia, en prenant garde de parler bas :

— Docteur, la petite n'est sûrement pas partie de son plein gré. Elle savait qu'elle ne devait pas quitter le jardin. Ah, si seulement je ne l'avais pas laissée seule! Mais je me suis sentie mal, tout à coup, je frissonnai et j'ai dû rentrer. Le temps que je recouvre mes esprits, Eloïse avait disparu. Jamais, non jamais je ne me le pardonnerai!

Je connaissais son attachement à l'enfant, et comprenais les reproches malheureusement inutiles qu'elle s'adressait.

James reparut, murmura un laconique « rien de nouveau », et les Shinway regagnèrent leur logement. L'horloge sonna le glas sinistre de 20 heures. Dehors, les lumières s'éclairaient et je m'approchai de la fenêtre pour tirer les rideaux.

— N'en faites rien, dit James, j'aurais l'impression d'abandonner Eloïse à la nuit.

— Excusez-moi.

Je regardai le jardin. Le jour déclinait. Était-il jamais tombé si vite? Il me semblait l'entendre décroître au rythme des battements angoissés de mon cœur.

James qui ne tenait pas en place reprit d'une voix rauque :

— Je vais encore faire le tour du quartier, à pied cette fois. Kate, pourriez-vous rester près du téléphone jusqu'à mon retour?

— Bien sûr.

Mais je doutais de l'efficacité de ses recherches là où celles de la police avaient échoué.

A quoi bon lui faire la remarque? Attendre lui devenait un supplice intolérable, et l'angoisse qui le torturait l'obligeait à agir. Je le suivis dans

l'entrée, impuissante, malheureuse, et l'exhortai :

— Au moins, couvrez-vous, il ne fait pas si chaud, dehors.

Il enfilait distraitemment son manteau quand le téléphone sonna une nouvelle fois et, comme il saisissait l'appareil, la même supplique qu'un peu plus tôt me vint aux lèvres : « Mon Dieu, faites que ce soit une bonne nouvelle! »

Ses premiers mots fusèrent, âpres, impatients.

— Oui, je me rappelle... oui, en effet...

Et soudain il hurla littéralement :

— Elle est chez vous ! Oh, le ciel soit loué ! Et elle n'a pas de mal?... Comment?... Chesterfield, dites-vous?

Son interlocuteur poursuivait ses explications, il m'attira pour me tendre l'écouteur. J'identifiai seulement la voix d'une femme, et ne prêtai aucune attention à ses propos : Eloïse était retrouvée, saine et sauve, quelque part à Chesterfield, cela seul importait !

La petite du reste vint au téléphone, et James lui parla avec une infinie douceur.

— Ne pleure pas, Lou, tout va bien, personne ne te punira, on est si contents de t'avoir retrouvée. Et j'ai une bonne nouvelle pour toi : Rollo est rentré. Maintenant tu vas être bien sage avec Mme Clement en attendant que j'arrive. Je serai là-bas d'ici deux ou trois heures... non, sans Rollo, il nous a causé assez d'ennuis depuis quelques jours, tu le verras à ton retour. Oui, passe-moi Mme Clement... A tout à l'heure, ma chérie.

Quelques minutes plus tard, en présence des Shinway descendus en hâte, James expliquait ce qui s'était produit, et sa joie était telle qu'il parlait en haletant.

— Les Clement, qui ont déménagé il y a deux jours, n'avaient pas enlevé tous leurs meubles, et ont envoyé un camion cet après-midi. A l'intérieur, Lou a cru reconnaître Rollo. Comme l'échelle d'accès était dépliée, la petite est montée. Le chien, qui n'était pas Rollo, évidemment, s'est enfui, et Lou, entendant revenir les hommes de peine, a été prise de panique et s'est cachée. Là-dessus, ils ont chargé, fermé le camion et sont repartis. La pauvre gosse a

hurlé, tambouriné en vain. Dans la cabine, les hommes ne l'entendaient pas. Finalement, elle s'est casée tant bien que mal où elle a pu, et elle s'est sans doute endormie. En tout cas, à leur arrivée à Chesterfield, les déménageurs en ouvrant leur camion ont eu la surprise de découvrir une petite fille tout ensommeillée!

Les Shinway et moi étions sans voix. James au contraire avait recouvré son sang-froid. Il prévint la police, précisant qu'il se rendait immédiatement à Chesterfield.

— C'est un bien long trajet, fis-je observer quand il nous rejoignit.

— Je vous accompagne, docteur, décréta Bob Shinway, nous nous relayerons pour conduire.

— Et moi, dis-je en riant, je nourrirai Rollo!

Pendant que Bob montait aider sa femme à se recoucher, j'escortai James à sa voiture. Brusquement il me fit face et me souleva dans ses bras, m'entraînant dans un tourbillon à perdre haleine. Et nous tournions, tournions encore, je sentais la joie qui vibrait dans son cœur, il riait aussi, il m'embrassait et je lui rendais ses baisers, et je

compris que je l'aimais, je l'aimais d'amour, je l'aimais avec mon cœur et pas seulement avec mon corps, et j'allais le lui dire, déjà les mots me venaient, se bouscullaient à mes lèvres, mais... Bob Shinway arriva.

Après leur départ, je demeurai un moment dans le jardin. Je devais rompre mes fiançailles avec Nick, je le savais maintenant que j'avais compris les sentiments qui me portaient vers James. Bien sûr, il n'éprouvait pas les mêmes, il n'avait pour moi que des élans passagers, sans lendemain, mais cela ne m'autorisait pas à épouser un homme que j'estimais, certes, qui m'inspirait une grande affection, mais dont je n'étais pas éprise. Quand un sentiment détermine toute une vie, on ne doit pas se tromper sur sa nature. Je n'aimais pas Nick d'amour, et j'étais atterrée de le découvrir.

Je décidai de lui parler dès son retour, le dimanche. Je lui devais la vérité pour qu'il cesse au plus vite d'envisager son avenir en fonction de moi. J'irais chez lui et trouverais les mots pour le blesser le moins possible. Mais la perspective de notre entrevue m'accablait.

Je gagnai la maison à pas lents, je nourris Rollo d'une boîte dénichée dans le frigidaire et, après m'être assurée que Mme Shinway n'avait besoin de rien, je rentrai aux « Mélèzes » la mort dans l'âme.

## 11.

Malgré l'heure tardive, mon oncle et ma tante exigèrent dès mon retour une version complète des aventures d'Eloïse. Tante Laura décréta ensuite que j'étais exténuée et que je devais manger. Je subissais certes le contrecoup de ces dernières heures d'angoisse, et ma décision de rompre avec Nick me plongeait dans un état proche de l'abattement. J'avais l'estomac noué, mais ma tante insista.

— Si tu ne te nourris pas, tu ne pourras plus travailler. Eloïse est saine et sauve, elle sera bientôt de retour avec son père. Oublie-les et songe à Nick qui revient dimanche.

Cette pensée précisément me faisait frémir. La tentation me vint de confier mon tourment à oncle John, dont l'apparence bourrue cache un cœur d'or et une grande sensibilité. J'y renonçai par honnêteté vis-à-vis de Nick qui me semblait-il, devait être le premier à apprendre ma décision.

Cette nuit-là, incapable de trouver le sommeil, je ressassai longtemps les mots qu'il me faudrait choisir afin de ne pas le blesser. Je ne voulais pas d'une rupture violente, j'espérais tant que nous resterions amis!

A 3 heures du matin, je ne dormais toujours pas et James s'imposa à mon esprit. Sans doute était-il rentré avec Eloïse, et sommeillait-il paisiblement après une journée chargée en émotions... Je me remémorais notre tourbillon de joie, dans le jardin, sa joue un peu rugueuse contre la mienne, ses baisers brûlants, ses lèvres si douces... Je l'aimais tant..., pauvre idiot que j'étais de tomber amoureuse d'un homme destiné à une autre ! Hélène se trouvait dans le Sussex, mais elle n'y demeurerait pas éternellement.



Il m'appela tôt, le lendemain. Avant même de décrocher, je savais que c'était lui et mon cœur s'emballa.

— Je voulais seulement vous dire que nous étions bien rentrés, cette nuit.

— J'ai pensé à vous. La route n'a pas été trop longue?

— Avec Lou au bout du chemin d'abord, puis mon lit ensuite, je n'ai pas traîné!

— Comment va la petite?

— Elle se porte comme un charme et elle était debout avant moi, ce matin.

Après un silence, il reprit plus bas, presque sur un ton de confiance :

— Merci pour hier, Kate. Je ne savais plus où j'en étais et... j'avais réellement besoin de... quelqu'un.

Quelqu'un ! A défaut d'Hélène, il s'était contenté de moi ! La jalousie me déchira le cœur, puis s'évanouit comme par miracle quand je l'entendis poursuivre :

— Lou et moi serions très heureux que vous veniez prendre le thé, demain dimanche, si vous n'avez rien de mieux à faire, évidemment. Je

pense même pouvoir persuader Mme Shinway de confectionner un canard en pain d'épice rien que pour vous.

Je réussis à rire, sachant hélas que je ne pouvais accepter. Nick rentrait le lendemain chez lui et y serait vers 14 heures après avoir déjeuné en route. Il me l'avait annoncé la veille, et j'étais résolue à lui parler dès son arrivée. En outre, à cause d'Hélène, plus rien ne devait jamais se produire entre James et moi, et pourtant... il me manquait déjà, un désir insensé me prenait de le voir, de le toucher, de sentir son souffle m'effleurer, sa bouche ardente quand il m'embrassait. Je rêvais de ses caresses qui m'entraîneraient au-delà de moi-même, dans un univers de délices que j'osais à peine imaginer...

— Vous ne semblez pas très enthousiaste !

La voix de James me ramena sur terre : je ne lui avais même pas répondu !

— Excusez-moi, James, bredouillai-je, je crains que ce ne soit pas possible, Nick rentre demain et...

— C'est vrai, dit-il, j'avais oublié, demain est le grand jour.

Il ne paraissait pas déçu, au contraire, et j'en déduisis que son invitation n'était qu'une politesse pour me remercier de mon assistance, la veille.

Il me parla ensuite d'une caisse de champagne qu'il avait reçue, adressée à nos deux noms.

— On l'a livrée chez moi avec un mot charmant qui vous était aussi destiné. Devinez qui nous l'envoie? Ce pauvre M. Raunds, celui que nous avons ranimé ensemble au restaurant, le premier jour où nous nous sommes vus!

— C'est gentil de sa part.

— Une vie sauvée vaut bien une caisse de champagne, rétorqua James. Un de ces jours, je vous déposerai vos bouteilles en passant, promit-il avant de raccrocher.

Le champagne ferait plaisir à oncle John, mais je ressentais une certaine amertume à en recevoir précisément lorsque je n'avais plus rien à célébrer... Je me repris aussitôt. « Cesse de t'apitoyer sur toi-même, réjouis-toi plutôt de ce que tu as. Tu es jeune, en bonne santé. Que peux-tu désirer de plus? » Mais le cœur n'y était pas.

J'assurai la consultation ce matin-là et ma première patiente me remit les idées en place : une jeune femme de vingt-quatre ans atteinte de sclérose en plaques, qui se déplaçait avec d'infinies difficultés malgré ses deux cannes anglaises. Elle serait dans un fauteuil roulant d'ici l'année prochaine, et elle affrontait sa terrible maladie avec un courage et une lucidité admirables.

La consultation finie, je partis presque immédiatement pour mes visites à domicile. L'épidémie de grippe qui sévissait me donnait un important surcroît de travail car mon oncle n'y suffisait pas tout seul, et je passai un samedi après-midi harassant.

Il était plus de 18 heures, et je pensais en avoir enfin terminé quand je reçus un appel affolé de la réceptionniste d'un hôtel voisin.

— C'est un de nos clients de passage pour le week-end, m'expliqua-t-elle. Il vient seulement d'arriver, et il saigne du nez. C'est épouvantable, malgré tout ce que j'ai pu faire, le sang coule toujours et de plus en plus.

Je répondis calmement :

— Mettez ce monsieur en position assise, et qu'il se penche en avant. Puis appliquez-lui une compresse glacée sur le nez et attendez-moi, je serai là-bas dans dix minutes.

Le plus souvent, ces hémorragies nasales ne présentent aucune gravité et cessent d'elles-mêmes. Mais leur caractère spectaculaire affole les malades et, leur tension augmentant, ils saignent encore davantage.

On avait installé mon patient, un certain Angus Brodie, dans une pièce minuscule derrière la réception. Contrairement à mes indications, la jeune secrétaire lui maintenait la tête en arrière si bien que le sang refluant dans sa gorge l'empêchait de respirer, et il était bien mal en point. Je congédiai la secrétaire assez sèchement, je l'avoue, et, avec l'aide du directeur prêt à se dévouer, j'allongeai M. Brodie sur le sol en maintenant sa tête verticale. Puis je lui pinçai le nez et lui ordonnai de respirer par la bouche.

— Allons, courage, monsieur Brodie ! Si dans cinq minutes le sang coule toujours, j'essaierai une autre méthode, mais, de toute

façon, nous y arriverons! Ces saignements font plus de peur que de mal.

Je lui adressai un sourire qui le réconforta car, malgré son nez bouché, il m'expliqua d'une voix nasillarde que la route l'avait beaucoup fatigué et qu'il avait souffert d'une violente migraine.

— Ça va mieux, maintenant, ajouta-t-il.

Le directeur s'était éclipsé et, par la porte restée ouverte, je voyais la secrétaire penchée sur son téléphone. Elle semblait mal organisée, elle tournait comme une girouette sur son siège pivotant, cherchant un crayon, le lâchant; bref, elle n'incarnait pas l'employée modèle.

Je me penchai sur mon malade. M. Brodie saignait toujours. Avec mille précautions, car les muqueuses nasales sont très fragiles, j'introduisis alors dans chaque narine un tampon de gaze imbibé d'eau oxygénée. Je vérifiai ensuite la tension artérielle, le pouls et déclarai ;

— Vous voilà soigné et presque guéri. Reposez-vous une heure dans votre chambre, et surtout défense de toucher à votre nez, vous risqueriez de vous faire mal. Mon oncle, médecin

aussi, viendra vous voir demain matin. En attendant, vous en serez réduit à respirer par la bouche.

— Je vais avoir du mal à manger et à respirer en même temps, s'écria le charmant M. Brodie.

— Vous y parviendrez, rassurez-vous ! répondis-je en riant avant de le quitter.

A la réception, une surprise m'attendait : James se tenait devant le comptoir, les mains sur les hanches, sa trousse à ses pieds ! Face à lui, le directeur et sa secrétaire échangeaient des propos véhéments. James me vit et, soudain, je compris que nous avions été dérangés tous les deux pour le même malade.

— J'avais prévenu le Dr Masefield, expliqua le directeur, c'est pourquoi j'ai été surpris en vous voyant, mademoiselle... enfin, docteur. Mais je vous ai prise pour la nouvelle associée du Dr Masefield. Or j'apprends à l'instant que, de son côté, ma secrétaire vous avait téléphoné sans m'en informer.

Et il s'adressa à la jeune femme en ricanant :

— J'espère que, dans votre zèle, vous n'avez pas alerté les pompiers ni commandé une ambulance !

La jeune femme garda le silence. J'aurais fait de même, et j'allais presque la plaindre, quand elle eut l'audace de demander à James de s'assurer que M. Brodie avait été bien soigné.

— Certainement pas, répondit-il avec courtoisie. D'abord ma déontologie me l'interdit; ensuite, connaissant le Dr Chalmers, je sais que le patient a reçu les meilleurs soins possibles.

Il avait parlé sans me regarder. Je me sentis rougir de plaisir. Et il me semblait encore que je voguais sur un petit nuage, en regagnant ma voiture en compagnie de James, quelques minutes après.

Nous étions garés côte à côte.

— J'ai votre champagne dans mon coffre, me dit James. Autant que vous l'emportiez maintenant.

— Merci d'y avoir pensé.

Je le regardai caler avec précaution la caisse sur la banquette arrière de ma petite Renault. J'aurais dû m'installer au volant, mais une force obscure me clouait sur place, et je demeurais là, les yeux fixés sur lui.



Sa voix très douce dans la pénombre m'effleura comme une caresse.

— Vous me rappelez la reine des fées des contes de mon enfance.

Je m'étais lavé les cheveux le matin et, comme le shampoing les rend toujours vaporeux, difficiles à coiffer, je les avais ramenés sur le côté en une grosse tresse qui m'arrivait presque à la taille. James s'approcha, souleva à peine ma natte, la remit en place, mais il avait frôlé ma gorge, et un frisson fulgurant me parcourut. Tout à mon émoi, je l'entendis prononcer mon nom dans un souffle. Au prix d'un effort surhumain, je revins à la réalité.

— C'est gentil à M. Raunds de nous avoir envoyé du champagne, dis-je d'une voix guindée.

Il me sourit, me prit la main et en caressa la paume de son pouce.

— Dommage que nous ne puissions le déguster ensemble. Sait-on jamais, il nous ferait peut-être tourner la tête, et nous oublierions tout pour ne songer qu'à nous deux.

— Certainement pas!

J'avais parlé comme une écolière outragée. Le fou rire nous prit l'un et l'autre et je sentis que nous dérivions vers un de ces moments de magie où la raison s'envolerait, nous abandonnant à un élan de passion incontrôlable.

— Je dois rentrer, déclarai-je, le regardant bien en face.

Il me sembla alors lire dans ses yeux une fièvre que j'aurais sans doute prise pour de l'amour si ma lucidité ne m'avait rappelée à l'ordre.

— Moi aussi, murmura James en portant lentement ma main à ses lèvres pour embrasser le bout de mes doigts.

Cet homme était un démon! Voulait-il que je meure d'amour, que je me consume de désir?

Le cœur en bataille, je me réfugiai dans ma voiture, lui lançai un lointain au revoir et démarrai. Dans le rétroviseur, je le vis agiter la main dans ma direction en guise d'adieu.

En conduisant, je recouvrai mon sang-froid et commençai à m'interroger sur la véritable nature de ses rapports avec Hélène. Ce soir, à n'en pas douter, James m'avait joué le jeu de la séduction.

Or, sans le connaître intimement, je devinais que jamais il ne se serait livré à ce petit flirt s'il était épris d'une autre.

Je ne l'avais pas éconduit aussi fermement que je l'aurais dû, c'était vrai, et peut-être en avait-il conclu que Nick et moi traversions un moment de crise. Quoi qu'il en soit, son attitude me plongeait dans un abîme de perplexité car en aucun cas je ne pouvais mettre en doute sa correction, et moins encore sa loyauté.

A mesure que j'approchais des « Mélèzes », mes préoccupations changeaient. Nick peu à peu s'imposait à mon esprit, et je voyais arriver notre entrevue du lendemain avec un sentiment de remords mêlé d'appréhension.

Il faisait un temps superbe, le dimanche matin. En découvrant le ciel si pur, il me sembla que tous les nuages s'étaient réfugiés dans mon cœur car je m'étais éveillée très abattue. La matinée s'écoula, lente, mélancolique, malgré les travaux de jardinage que j'avais entrepris. Tante Laura fredonnait devant ses fourneaux. Mon oncle partit s'occuper de M. Brodie et revint d'excellente humeur.

— Ce brave homme n'en finissait pas de chanter tes louanges, Kate. Il voulait savoir si tu étais ma fille, et comme il me disait combien tu avais la main douce, je lui ai répondu que tu étais mon bras droit.

— Nick aurait pu quitter Reading un peu plus tôt pour déjeuner avec nous, dit ma tante au moment où nous passions à table. Tu le lui avais proposé, j'espère, Kate?

— Euh, non, répondis-je embarrassée. Il m'a dit qu'il s'arrêterait en route et, nous en sommes restés là.

— Tu sais pourtant qu'il est le bienvenu ici, s'écria tante Laura d'une voix indignée.

Je sentais qu'elle allait inviter Nick pour le soir quand oncle John me sauva.

— Allons, Laura, il faut laisser les jeunes vivre leur vie, ils n'ont rien à faire de vieux barbons comme nous!

Je quittai les « Mélèzes » à 14 h 30 précises. En ce dimanche après-midi, je n'avais pas à redouter d'encombres sur la route, et tout en parcourant les rues paisibles, je me jugeais plus calme que je ne l'aurais cru. Bien sûr, plus

j'approchais de la maison de Nick, plus je sentais mes mains moites sur le volant. Mais, en apparence du moins, j'étais maître de moi ; je souhaitais en finir au plus vite.

Nick dut entendre le bruit de mes talons sur le trottoir, car il m'ouvrit sans que j'aie à sonner.

— Bonjour, Kate.

Pourquoi paraissait-il si mal à son aise?

— Comment ça va, Nick? dis-je en tendant le cou pour l'embrasser.

Tandis que nous échangeions un chaste baiser de pure convenance, je vis qu'il n'était pas seul : une jeune personne était assise au salon. De longs cheveux sombres, un petit visage... *Jane Aveling!* Elle se leva, très sûre d'elle, et vint à ma rencontre, souriante, pimpante, l'œil papillotant :

— Bonjour, docteur. Je passais juste saluer Nick, et je le trouve en superbe forme. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas?

J'acquiesçai vaguement. Nick me semblait nerveux, incapable de tenir en place.

Jane insista pour partir aussitôt, Nick l'escorta pendant que je m'installais au salon. Ils se dirent quelques mots à voix basse, puis Nick reparut,

gêné au point que j'en oubliai presque mon propre embarras. Je notai qu'il n'esquissait pas un geste de tendresse à mon égard. En vérité, je commençais à pressentir qu'il avait quelque chose de pénible à m'avouer, et qu'il ne savait comment s'y prendre.

— Désolé pour Jane, Kate, je ne l'attendais pas. Elle m'a écrit à Reading quand elle a appris la mort de ma mère et bien sûr... je lui ai répondu. Nous nous étions vus une ou deux fois pendant ma convalescence et...

— Jane est tout à fait charmante, dis-je, la gorge nouée.

Nick avait rougi et se tortillait sur son siège. Un peu de sueur perlait à son front. Soudain, la lumière se fit : lui aussi voulait rompre et n'osait pas me l'annoncer. Tristes idiots que nous étions, assis face à face, incapables d'énoncer la vérité de crainte de nous blesser ! La situation frisait le ridicule.

Je pris mon courage à deux mains et demandai en le regardant droit dans les yeux :

— Tu veux que nous nous séparions, Nick ?  
Il sursauta.

— Ce n'est pas ce que tu crois, s'exclama-t-il d'une voix chargée de reproche. Cela n'a rien à voir avec Jane!

— Laissons Jane de côté, veux-tu? Dis-moi seulement si tu désires que nous rompions nos fiançailles.

— C'est que... oui, je crains que...

— N'en dis pas davantage, Nick, moi aussi, j'ai décidé de te quitter. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, nous avons du mal à nous entendre sur des questions capitales, et nous ne sommes pas amoureux! Nous avons cru l'être, l'espace de quelques semaines merveilleuses à Cheltenham, mais nous nous étions trompés.

Ma voix commençait à trembler, l'émotion me gagnait, une tristesse infinie m'envahit alors que j'aurais dû éprouver du soulagement. Une rupture m'a toujours paru une sorte d'échec. Rompre avec Nick me causait de surcroît un immense chagrin.

— J'ignorais que tes sentiments pour moi avaient changé, marmonna-t-il, et son air outragé faillit me faire éclater d'un rire hystérique.

— Si tu as besoin de moi, je serai toujours là, Nick, repris-je gravement, et j'ôtai la bague de mon doigt pour la lui rendre.

— Je suis désolé, Kate, murmura-t-il en glissant le bijou dans sa poche, nous avons commis une erreur...

— Remercions le ciel de nous séparer d'un commun accord, dis-je en soupirant. La rupture est moins douloureuse que si l'un de nous deux avait abandonné l'autre.

Je n'en étais pas moins meurtrie en le quittant, quelques minutes après. J'avais brisé mon rêve d'enfant, et j'ignorais si l'avenir m'en offrirait d'aussi beaux.



Pour éviter les questions de mon oncle et de ma tante sur mon retour précipité, je décidai de les informer de notre rupture dès mon arrivée.

Oncle John me dévisagea sans un mot, grave soudain, et je compris qu'il partageait mon désarroi. Quant à tante Laura, elle fut consternée et qualifia la nouvelle de « catastrophique ».

— Oh, Kate, vous étiez si bien assortis!

— Nous l'avons cru, hélas nous nous étions trompés, dis-je sans entrer dans le détail.

— Voilà un moment que je m'en doutais, murmura mon oncle.

Comme il m'offrait une tasse de thé, tante Laura se leva d'un bond.

— Allons, John, tu n'y songes pas, ce thé est froid ! Je vais lui en préparer un bien chaud. Elle en a grand besoin !

Quand nous fûmes seuls, mon oncle prit la parole, et cette fois, c'était le médecin qui m'interrogeait :

— Tu as de la peine, Katie?

— Davantage que je n'imaginai, mais nous avons pris la bonne décision, et c'est une consolation.

Puis tante Laura nous rejoignit. Elle semblait s'être fait une raison.

— Je suis navrée pour toi, Kate. Enfin, tu as sûrement bien réfléchi.

Après avoir bu mon thé, je montai dans ma chambre, y versai quelques larmes qui ne m'apportèrent aucun réconfort, et appelai mes parents.

Ce fut ma mère qui répondit. Elle m'écouta sans m'interrompre, avant de prendre la parole à son tour.

— Dieu soit loué, Kate! Vous avez su regarder la vérité en face avant qu'il soit trop tard. Tu as bien le temps de te marier, aussi je t'en prie: attends de rencontrer l'homme qu'il te faut sans jamais te résoudre à des compromis. Ne te tracasse pas, j'expliquerai la situation à ton père. Et

maintenant pour l'amour du ciel, réagis! Cherche un poste fixe en association, tu es libre de choisir ta vie, de la mener comme tu l'entends.

Les paroles de ma mère me rassérénèrent. Quand je raccrochai, l'avenir m'apparaissait presque souriant.

Quelques jours plus tard, oncle John reçut une mystérieuse visite. Je n'étais au courant de rien, mais au dîner, son air délibérément lointain me mit la puce à l'oreille, de même que le bavardage à bâtons rompus de tante Laura. Elle avait toujours eu du mal à garder un secret, et elle échangeait avec son mari des regards complices. Il se tramait quelque chose dont on ne voulait pas me parler...

Sitôt le dîner achevé, ma tante s'en alla disputer sa partie d'échecs hebdomadaire avec sa voisine, et je m'apprêtais à monter dans ma chambre quand oncle John me pria de lui accorder quelques minutes.

— J'ai une proposition à te faire, me dit-il.

— J'espère qu'elle est honnête, répliquai-je en riant.

Sans relever, mon oncle s'installa confortablement dans son fauteuil près de la cheminée avant de m'expliquer :

— J'ai reçu Rose Spender, aujourd'hui ; elle venait pour les vaccinations de son bébé. Une belle petite fille, d'ailleurs. Bien entendu, Rose en est folle. A tel point qu'elle a décidé de ne pas reprendre son poste au cabinet pour jouer les mamans à plein temps.

— C'est incroyable! murmurai-je.

— L'instinct maternel peut parfois se révéler très puissant et l'emporter sur toute autre motivation, fit observer mon oncle. Quoi qu'il en soit, elle désire résilier notre contrat d'association, et je lui ai donné mon accord.

— Comment vas-tu t'organiser?

— Je chercherai un nouvel associé : une femme, médecin généraliste... comme toi.

Oncle John me regarda droit dans les yeux.

— Souhaites-tu t'établir à Seftonbridge, Katie, ou préférerais-tu exercer ton métier ailleurs?

— Tu veux dire que...?

— Exactement. Accepterais-tu le poste de Rose? Nous ferions un tandem magnifique. J'aime ton attitude envers les patients, j'approuve ta façon de travailler, ta conscience professionnelle, et j'ai confiance en toi. Que tu sois ma nièce n'entre en rien dans mon jugement, je t'aurais appréciée de toute façon.

— Merci, oncle John. Je suis tellement abasourdie que je ne sais que répondre.

— Je le comprends, ma chérie. Pour l'instant je te demande seulement de réfléchir à ma proposition. Si tu décides de l'accepter, tu pourras continuer à vivre avec nous, ou, si tu préfères ton indépendance, nous t'aménagerons un petit appartement au second étage où tu te sentiras bien chez toi. Ces quatre chambres du haut ne nous servent plus à rien.

Je n'en croyais pas mes oreilles! Voilà qu'il m'apportait sur un plateau d'argent non seulement un poste fixe en association, mais encore un logement! Déjà il reprenait, avec un sourire indulgent :

— Tu imagines la joie de ta tante ! Elle ne tient plus en place, et songe déjà aux amén-

agements de ton appartement. Mais je ne veux pas t'influencer, d'autant que tu es libre, maintenant. Je comprendrais très bien que tu veuilles changer de région, te rapprocher de tes parents, par exemple. Sache cependant que j'ai une clientèle solide, et que tu pourras vivre à Seftonbridge sans... enfin, sans croiser Nick chaque fois que tu sortiras.

Il me sourit, gêné.

— Je m'exprime avec maladresse, Katie, mais tu me comprends, n'est-ce pas?

— Je considère ta proposition comme une chance inespérée, répondis-je avec chaleur, et je t'en remercie du fond du cœur, oncle John. Je te demande seulement un jour ou deux.

Et j'ajoutai gravement :

— J'ai commis certaines erreurs, dans le passé, et je veux désormais me donner le temps de la réflexion avant de prendre des décisions importantes.

— Entendu, Katie, nous en reparlerons dès que tu voudras, rien ne presse.

Une fois dans ma chambre, et mon premier moment d'enthousiasme passé, je m'interrogeai

sur les motifs de mon hésitation. Bien sûr, l'offre de mon oncle me comblait, je ne pouvais rêver meilleures conditions de travail, mais... était-il raisonnable de me fixer à Seftonbridge?

Nick n'entraînait en rien dans mes appréhensions; en revanche comment supporterais-je de rencontrer James..., James et Hélène, lorsqu'ils seraient mariés? A moins qu'ils n'en décident autrement... Dans ce cas, James serait libre, et moi aussi... Après tout je lui plaisais, il ne s'en était pas caché, ce fameux soir où il m'avait joué le jeu de la séduction, devant l'hôtel. Il existait entre nous une attirance particulière, très forte...

Je me ressaisis vite : je n'allais pas prendre une décision engageant toute ma vie professionnelle en fonction de chimères dignes d'une gamine exaltée ! Je devais m'en tenir à la réalité objective. Professionnellement, et c'était le point capital, m'associer avec mon oncle me garantissait une carrière comme j'en avais toujours souhaité. En outre, je n'aurais pas de problème de logement, avantage dont je devais tenir compte sur le plan matériel, bien sûr, et aussi d'un point de vue affectif, car j'aimais sincèrement mon

oncle et ma tante. Enfin j'étais très attachée à Seftonbridge. J'en aimais les clochers pointus hérissés vers le ciel, la paisible rivière, les berges peuplées d'oiseaux et les immenses prairies inondées au printemps, qui se perdaient au loin dans les marais mystérieux et sauvages.

Deux jours plus tard, les dés étaient jetés : je donnai une réponse positive à mon oncle. Tante Laura laissa libre cours à sa joie, et forma aussitôt des projets pour aménager mon futur appartement.

— Nous confierons les travaux au mari de Doris décréta-t-elle, il pratique des prix très raisonnables. Oh ! Kate, tu n'imagines pas mon bonheur à l'idée de te garder auprès de nous!

Le jour de la signature de notre contrat, oncle John tint à célébrer l'événement en m'invitant au « Sanglier noir », son restaurant préféré.

Outre le gril du rez-de-chaussée, l'établissement offrait un restaurant plus traditionnel, au premier étage. On nous installa non loin de l'escalier et l'on nous servit bientôt de somptueux steaks épais à souhait, comme les aimait oncle John.



Nous en étions au fromage — un brie parfait —, quand je vis, descendant l'escalier telle une reine au bras de son royal époux, Doris accompagnée de son mari. Ils étaient fort élégants, tous les deux, et Doris me parut radieuse, en pleine santé. Nous ayant aperçus, ils vinrent à nous.

— Nous fêtons ma guérison, annonça-t-elle en riant.

— Vous avez bien raison, dit mon oncle en levant son verre. Quant à nous, ajouta-t-il avec un clin d'œil à mon adresse, nous célébrons aussi un événement : Kate est désormais mon associée, car Rose Spender a renoncé à son poste pour s'occuper de son bébé. Ainsi tout le monde est content, et moi le premier.

— Quelle bonne nouvelle ! s'exclama Doris, et je sentis qu'elle était sincère. Décidément, reprit-elle, c'est le soir des médecins, au « Sanglier noir ». Dans la salle, là-haut, nous avons vu le Dr Masefield en compagnie de Mlle Clifford. J'ignore ce qu'ils fêtaient, mais les serveurs s'empressaient auprès d'eux, on flambait une volaille sous leurs yeux, et ils buvaient du champagne. Bref, c'était le grand tralala.

Oncle John fit une remarque que j'entendis à peine, puis le couple s'éloigna.

— Ils sont vraiment charmants, dis-je pour m'obliger à me ressaisir.

En réalité, j'étais accablée et ne songeais qu'à partir... Oui, partir avant eux, afin de ne pas les voir ensemble quand ils descendraient.

— Je n'ai jamais cru un instant que James épouserait cette Hélène Clifford, dit soudain mon oncle d'un ton détaché. Je n'ai d'ailleurs pas changé d'avis, et dans ce domaine, je me trompe rarement. J'ai connu l'épouse de James, une jeune femme adorable, chaleureuse et d'une merveilleuse simplicité. L'opposé de Mlle Clifford. Or les hommes sont toujours fidèles au même type de femme.

— Il me semble que tu t'avances beaucoup, répliquai-je avec une désinvolture forcée, et d'ailleurs cela ne nous regarde pas.

Je ponctuai ma phrase d'un sourire, priant le ciel que mon oncle, toujours si perspicace, n'ait pas deviné l'angoisse qui me rongait.

Nous buvions nos cafés quand James et Hélène descendirent, leur festin terminé. Ils

semblaient contents de se trouver ensemble, elle, menue dans sa robe de stretch noir qui la moulait comme une peau, et lui si beau, en costume bleu marine et cravate assortie à ses yeux. Hélène tenait une étole de vaporeuse mousseline blanche, que James disposa galamment sur ses épaules au moment de sortir. Puis il prit la jeune femme par la taille pour l'entraîner dehors.

Grâce à Dieu, ils étaient partis sans nous avoir vus ! J'avalai une gorgée de café et baissai les yeux tant je redoutais que mon visage ne trahisse mes sentiments. Car si Hélène avait éveillé en moi une jalousie qui me vrillait le cœur, ma propre stupidité m'accablait. Comment avais-je pu imaginer un seul instant que James s'était détaché d'Hélène et qu'il éprouvait de l'attirance pour moi ?

Cette nuit-là, avant de m'endormir, je pris de fermes résolutions. J'étais désormais fixée à Seftonbridge, j'y avais mon poste de médecin, mon cabinet, ma clientèle, je devais donc me protéger, me créer mon propre système de défense, et considérer James comme un confrère parmi tant d'autres.

Les jours passant, mon travail m'aida, et je reconnais qu'en lisant mon nom gravé à côté de celui d'oncle John sur la plaque de l'entrée, j'en conçus une certaine fierté. Les gens que je soignais maintenant étaient et resteraient mes patients, c'était moi, désormais, qu'ils venaient voir, et non la remplaçante de Rose Spender. Et certains me félicitaient déjà de mon association.

Un soir de mai, je fus appelée par un malade demeurant à plusieurs kilomètres des « Mélèzes », un client de longue date, qui avait déménagé mais n'avait pas voulu changer de médecin. Ma visite terminée, je regagnais ma voiture lorsque j'aperçus, à une centaine de mètres, James sortant lui aussi de chez un patient, sa trousse à la main. Je priai le ciel qu'il ne me vît pas ; pourtant, comme il était seul, mon cœur espérait obscurément le contraire... Le ciel n'entendit que mon cœur car James, relevant la tête, m'aperçut à son tour et vint vers moi sans hésiter. A mesure qu'il approchait, mon trouble augmentait. J'aurais voulu courir à sa rencontre, me jeter dans ses bras, et que nous reprenne ce tourbillon de bonheur qui nous avait entraînés un jour. Mais

Hélène m'interdisait désormais de m'abandonner aux élans qu'il m'inspirait, et je demeurai paralysée, affichant un sourire de convenance.

— Kate, quelle joie de vous rencontrer ! Je voulais vous féliciter. J'ai croisé votre oncle hier, qui m'a annoncé votre association.

Le voir, l'entendre et serrer sa main si chaude avaient suffi à anéantir mon beau système de défense, et je me sentais vulnérable comme au premier jour...

— Votre oncle m'a dit aussi que vous aviez rompu vos fiançailles, reprit James.

— Il n'a guère de secrets pour vous, semble-t-il, répliquai-je avec un rire désinvolte.

Un instant, James parut décontenancé, peiné peut-être. J'avais poussé la légèreté trop loin, je le savais, mais je préférais jouer les indifférentes plutôt que de lui laisser deviner mes véritables sentiments et de lui inspirer de la pitié. Alors, pour faire bonne mesure, je repris, presque fanfaronnant et en le regardant bien en face :

— Que voulez-vous, James, je ne suis pas faite pour le mariage, je n'y peux rien. J'ai besoin

de ma liberté, et comme je ne me sens aucun instinct maternel, tout est pour le mieux!

Après ce chapelet de mensonges, le silence qui suivit me parut durer une éternité. Nos regards demeuraient rivés l'un à l'autre, mais où était passée la flamme intense qui autrefois m'avait bouleversée ?

Enfin James parla, et sa voix sonna lointaine, détachée.

— Avec des dispositions d'esprit pareilles, pourquoi vous étiez-vous fiancée? Ce n'était pas très honnête de votre part.

Chacun de ses mots me poignardait, mais je ne pus supporter le ton de reproche.

— Je vous en prie, James, dis-je sèchement, pas de morale. Vous aimez faire la leçon, je m'en suis déjà rendu compte, et parfois c'est assommant !

Et je me détournai, horrifiée par mes propres paroles.

Je sentis sa colère plus que je ne l'entendis, car c'est d'une voix très posée qu'il énonça :

— Sans doute vous ai-je surprise dans un moment de mauvaise humeur. Je vous demande de m'en excuser, Kate.

Il s'éloigna sans un mot de plus.

Je mis longtemps à me remettre de l'incident. Je m'étais montrée agressive, pis, impolie et méchante. Je ne me le pardonnais pas. Je songeai à écrire à James une lettre d'excuses, puis y renonçai. Après tout, il était peut-être préférable d'en rester là, puisque j'avais décidé de le bannir de ma vie. Parfois, pourtant, une petite voix sournoise me disait que j'avais saccagé quelque chose d'infiniment précieux. Pour la faire taire, je me réfugiais dans mon travail.

Un beau matin, je me réveillai avec une rage de dents. Rien de tragique, une molaire cariée sans doute, mais qui me taraudait et que je ne parvenais pas à oublier, même en travaillant. Mon oncle m'exhorta à aller chez Jeremy Gregson.

— C'est un ami, il te soulagera tout de suite. D'ailleurs, si tu ne la soignes pas, tu finiras par perdre ta dent.

Je fis la sourde oreille quelques jours puis, comme la douleur empirait, je me résignai à ac-

cepter qu'oncle John prenne rendez-vous pour moi, en précisant :

— Je veux être traitée par M. Gregson, et personne d'autre !

La seule idée de me faire soigner par Hélène Clifford me glaçait.

Mais bientôt, j'eus si mal que je ne me fis plus prier.

Je me rendis deux jours plus tard au cabinet de Jeremy Gregson. Terrassée par la douleur, je ne songeais plus à Hélène... jusqu'au moment où la secrétaire m'annonça que M. Gregson était malade.

— Il a dû attraper un virus, m'expliqua-t-elle. Ce matin déjà, il se sentait fiévreux, et il m'a téléphoné après le déjeuner pour que j'annule tous ses rendez-vous. Cependant, comme vous souffrez, Mlle Clifford s'occupera de vous.

Il n'en était pas question ! Je secouai résolument la tête, affirmant que je pouvais attendre.

— M. Gregson ne sera pas disponible avant une semaine au moins, me fit observer la secrétaire, et Mlle Clifford s'est libérée spécialement pour vous.



A cet instant précis, un élancement plus violent que jamais me vrilla les tempes, et je crus m'évanouir. Non, décidai-je, il n'était pas raisonnable d'attendre davantage, mon travail lui-même risquerait d'en pâtir. Comme pour renforcer ma résolution, Hélène apparut, raccompagnant une cliente.

— Donnez un rendez-vous d'un quart d'heure à Mme Johnson, la semaine prochaine, dit-elle à la secrétaire avant de s'adresser à moi. Bravo pour votre ponctualité, Kate. Entrez donc vous installer.

Je la suivis, accablée.

Je suis toujours étonnée de constater combien les gens paraissent différents selon les situations. Je n'aimais pas Hélène et j'avais mes raisons. Pourtant, en la voyant dans son cabinet, vêtue de sa blouse immaculée et souriant avec sollicitude, il me sembla que j'avais affaire à une autre personne.

— C'est une carie sans gravité, me dit-elle après un examen minutieux. Sinon votre dentition est en parfait état, vous avez beaucoup de chance. Je vais nettoyer la carie et reboucher la

dent. Comme vous avez déjà beaucoup souffert, je vais vous faire une piqûre pour vous anesthésier localement.

Elle avait la main précise et douce, et je sentis à peine l'aiguille. Presque aussitôt la douleur s'estompa et je n'eus à supporter que le grincement de sa roulette qui retentissait dans ma tête comme un marteau-piqueur, mais qui cessa très vite.

— C'est fini, annonça Hélène. Je comble la carie et vous pourrez partir.

En effet, quelques minutes plus tard, je me levai du fauteuil.

— Comment vous sentez-vous? demanda la jeune femme.

— Ça peut aller.

Pourtant, par l'effet de l'anesthésie, il me semblait que mon visage était en carton.

A cet instant je remarquai la bague que portait Hélène à l'annulaire de la main gauche : un simple jonc en or qui formait deux cœurs enlacés. C'était donc vrai! Elle allait épouser James! Soudain, le souffle me manqua. Je l'entendis me dire encore :

— Pendant deux jours, ne mâchez pas du côté de la dent soignée.

— Oui, oui, répondis-je en hâte, ne songeant qu'à partir.

Mais Hélène ne semblait pas pressée de me libérer.

— Jeremy Gregson m'a appris votre association avec votre oncle, je suppose que vous en êtes contente?

— Mieux, enchantée. Je me plais tellement ici ! J'ai toujours aimé Seftonbridge, ajoutai-je en gagnant la porte.

— Vous allez habiter dans un quartier charmant. James m'a dit que vous repreniez la maison de cette pauvre Mme Carrington, la mère de votre fiancé.

— C'était notre intention, mais nous avons rompu, Nick et moi... A l'amiable, bien sûr. Nous restons bons amis.

Je m'étonnai que James ne lui en ait rien dit. Evidemment, lorsqu'ils se trouvaient ensemble, ils avaient d'autres sujets de conversation. Je m'apprêtais à sortir enfin quand Hélène me demanda à brûle-pourpoint :

— Que s'est-il passé, Kate? Vous avez rencontré quelqu'un d'autre?

Je tentai de sourire, malgré mon visage en carton.

— Non, j'ai seulement découvert que j'aimais mon métier par-dessus tout, et je ne veux pas que ma carrière soit entravée par les contraintes du mariage.

Le regard froid et accusateur d'Hélène pesait sur moi. Nette, impeccable, bien organisée, je ne sais pourquoi elle m'évoquait Nick.

— Eh bien, j'espère que vous avez fait le bon choix et que vous n'aurez pas à le regretter un jour, déclara-t-elle. Quant à moi, je me sentrais incapable de vivre sans le soutien et la protection d'un homme à mes côtés. Il est vrai que j'ai beaucoup de chance puisque je vais épouser quelqu'un qui appartient lui aussi au milieu médical, et qui n'exigera pas que je renonce à mon métier.

La nouvelle me transperça comme un coup de poignard. Pourtant je voulais connaître la vérité jusqu'au bout.

— Vous avez fixé la date de votre mariage?

— Bien sûr, la cérémonie aura lieu le 30 juin en l'église Saint-Pierre, ici, à Seftonbridge. Vous voyez, il ne me reste plus longtemps à attendre.

Je balbutiai les félicitations d'usage et la saluai précipitamment. Je payai mon dû à la secrétaire, signai les papiers de prise en charge et m'enfuis.

Dehors, l'air frais me fit du bien. Par chance, je n'avais pas pris ma voiture, car je me serais sentie incapable de conduire.

Je marchais à pas lents le long de ces mêmes rues paisibles que je parcourais autrefois, du temps heureux de mon enfance, et je m'efforçais de comprendre pourquoi l'annonce du prochain mariage d'Hélène m'avait plongée dans un désarroi proche du désespoir. Car personne autour de moi n'avait fait mystère des liens qui l'unissaient à James, la petite Eloïse elle-même m'en avait parlé : « Quand papa et Hélène se marieront, je serai interne. » Seul oncle John avait émis des réserves sur l'issue de leur liaison. Mais il s'était trompé... Je comprenais seulement maintenant qu'il avait éveillé en moi un fol espoir. Et cet espoir en s'effondrant m'avait blessée à jamais.

La semaine suivante, ce fut au tour d'oncle John de se réveiller mal en point. Il avait pris froid, toussait, transpirait comme un malheureux. Je l'auscultai et réconfortai tante Laura qui voyait déjà son époux bien-aimé à l'article de la mort. Non, il ne souffrait pas d'un début de pneumonie, ni même d'une congestion, mais d'un simple rhume, désagréable, certes, mais sans gravité.

J'assurai la consultation du matin et celle de l'après-midi pour permettre à mon oncle de rester au coin du feu que, malgré la saison, ma tante avait rallumé. Toute la journée, la maison retentit de tonitruantes quintes de toux entrecoupées d'éternuements intempestifs. Les hommes, chacun sait cela, sont incapables d'éternuer discrètement.

Il se retira tôt, ce soir-là, et quand je montai lui dire bonsoir, je le trouvai beaucoup mieux. Au moment de le quitter, il me mit en garde.

— Si par hasard nous avons une urgence, cette nuit, tu n'y vas pas, Kate. Nous avons établi une règle, et tu t'y tiens!

— Et je laisse mourir le malade ? demandai-je en riant.

— C'est moi qui sortirai. Je vaix mieux, tu viens de me le dire, alors, sois raisonnable.

Oncle John avait en effet édicté un grand principe : il se chargeait des urgences au-delà d'une certaine heure, estimant dangereux qu'une femme, même médecin, sorte seule en pleine nuit. Je le jugeais un peu vieux jeu sur ce plan, mais je lui avais toujours obéi, d'autant qu'on nous appelait rarement après 22 heures.

Or cette nuit-là, précisément, le téléphone sonna à minuit et demi. J'avais pris la précaution de brancher la ligne professionnelle dans ma chambre car j'étais décidée à ne pas tenir compte de notre accord, et à sortir moi-même en cas d'urgence. Nous aurions eu bonne mine si oncle John avait passé son rhume à un patient !

Une certaine Mme Connerton, très inquiète, m'appelait au sujet de son mari.

— Il souffre le martyre, docteur, il tremble, il transpire. Ce sont ses cailloux, j'en ai peur. Pardon de vous déranger si tard, mais il ne tiendra pas jusqu'au matin dans cet état.

— Ne vous inquiétez pas, j'arrive.

Je notai l'adresse : Rushton, une banlieue très éloignée. Il me faudrait traverser le quartier où habitait James, remonter la rivière jusqu'au club d'aviron et même au-delà.

— Je serai chez vous d'ici vingt minutes, dis-je après un rapide calcul.

J'enfilai en vitesse un jean et un chandail, et descendis à pas de loup, mes chaussures à la main. Au cabinet, un rapide coup d'œil à son dossier m'apprit que Ian Connerton était sujet à des coliques néphrétiques. Je me munis de calmants appropriés, pris ma trousse et gagnai le garage. La maison demeurait plongée dans l'obscurité, personne ne m'avait entendue.

C'était une nuit sans lune, je roulais vite par les rues désertes. En passant devant chez James, je ralentis, presque par réflexe. La fenêtre du salon était encore éclairée : James se couchait donc bien tard...? Peut-être était-il de ceux qui se



satisfont de très peu de sommeil. Comment savoir? Je le connaissais si mal. J'accélérai et remontai le long de la rivière. Rushton ne se trouvait plus très loin.

Dans cette banlieue lointaine, l'éclairage public laissait à désirer. Lorsque, après bien des difficultés, je réussis à trouver l'impasse où demeurerait mon malade, je m'aperçus qu'elle n'était pas goudronnée, et je dus abandonner ma petite Renault de crainte de l'embourber. Il me fallut encore parcourir une bonne centaine de mètres à pied dans l'obscurité la plus totale. J'allongeai le pas, prenant garde aux flaques d'eau, aux nids de poule, et pour tout dire pas très rassurée. Une forme sombre, furtive, s'enfuit devant moi, une autre encore. C'étaient deux chats amoureux, dont les miaulements rauques s'élevèrent, lugubres dans la nuit.

La maison que je cherchais était la dernière de l'impasse. Une femme m'attendait sur le seuil de la porte entrouverte.

— Vous êtes le médecin? demanda-t-elle d'une voix méfiante. Merci d'être venue, mon mari a si mal !

— Voilà le docteur, Ian, lança-t-elle en m'introduisant dans une chambre minuscule.

Ian, un homme corpulent, avait le teint cireux, la sueur perlait à ses tempes et la douleur crispait ses traits. Il eut à peine la force de soulever les paupières à mon entrée.

— Il y a longtemps que vous souffrez ainsi? lui demandai-je doucement.

— Ça l'a pris après le dîner, répondit sa femme, vers 19 heures. Depuis, ça ne fait qu'empirer.

Je découvris le malade, l'examinai, prenant soin de le manipuler le moins possible.

— C'est très certainement un autre calcul, déclarai-je, un caillou, si vous préférez. Vous êtes en train de l'expulser, ce qui explique les violentes douleurs que vous ressentez. Je vais vous faire une piqûre pour vous calmer et vous permettre de dormir.

Je lui injectai une dose d'Indocid en intra-veineuse tandis que Mme Connerton préparait une bouillotte. Dix minutes plus tard, mon malade sommeillait déjà.

— Lorsqu'il s'éveillera, faites-le boire le plus possible, dis-je à sa femme. C'est le meilleur remède. Je viendrai le voir demain matin avant ma consultation.

— Merci, docteur, de vous être déplacée si loin. Je pensais voir arriver le Dr John. Je ne savais pas...

— Nous sommes associés et nous assurons les urgences à tour de rôle, expliquai-je.

Je ne voulais surtout pas lui dire que mon oncle était souffrant. Pour un patient, un médecin n'est jamais malade, sinon c'est un mauvais médecin.

J'avais hâte de rentrer, maintenant que je savais M. Connerton calmé. Tandis que je marchais dans cette impasse boueuse plongée dans la nuit noire, les paroles d'un de mes professeurs d'université me revinrent en mémoire : « Un médecin ne fait jamais de miracles, mais il guérit parfois, soulage souvent, reconforte toujours. »

J'étais si absorbée dans mes pensées que j'en avais oublié les appréhensions qui, à l'aller, m'avaient assaillie. J'aurais pourtant dû me méfi-

er. Au moment précis où j'ouvrais ma Renault, une bande de jeunes excités surgit des buissons.

Ils se contentèrent d'abord de m'interpeller.

— Alors, chérie, on est toute seule? On cherche l'aventure?

Puis l'un d'eux voulut me saisir le bras, et je n'eus que le temps de m'engouffrer dans la voiture et de claquer la portière, que je verrouillai par réflexe. Le voyou tambourinait contre la vitre, ses copains s'y mirent aussi. Ils étaient maintenant trois de chaque côté, à gesticuler comme des diables et à crier des obscénités.

Il fallait que je démarre en vitesse, mais ils ne m'en laissèrent pas le temps. Avant même que j'aie introduit la clé de contact, je sentis le véhicule basculer d'un côté, de l'autre... d'un côté, de l'autre. Les uns poussaient, les autres tiraient, ils étaient déchaînés ! Ils finiraient par renverser la voiture et moi avec. J'essayais de me cramponner, mais je me cognais au volant, puis à la vitre, et de nouveau au volant... Qu'allait-il m'arriver? Allaient-ils me tuer? Me violer?

Soudain, je poussai un hurlement sauvage qui me surprit moi-même et, par un hasard mi-

raculeux, ma main prit appui sur le klaxon. Le son strident déchira la nuit, la Renault s'immobilisa, les voyous s'étaient volatilisés.

Je demeurai comme pétrifiée, anéantie par la frayeur. Mes yeux ne voyaient plus, mes oreilles n'entendaient plus, seuls les battements fous dans ma poitrine et les tremblements nerveux qui m'agitaient me rappelaient que j'étais encore en vie.

Peu à peu, je repris contact avec la réalité. Les voyous pourraient bien revenir. Ils attendaient peut-être, tapis dans l'ombre? S'ils cassaient une des vitres à coups de pierres, c'en serait fait de moi. Je devais fuir à toute allure ! Mais je me sentais si mal, si faible, mes mains qui tremblaient ne m'obéissaient plus, j'avais les jambes en coton. Pourtant, il fallait mettre le contact, démarrer, quitter cette impasse avant qu'il soit trop tard. Et j'étais incapable d'esquisser un geste.

Combien de temps dura mon état de semi-conscience? Je n'aurais su le dire. Quand je réussis à démarrer, j'avais un peu surmonté ma terreur, j'étais presque capable de raisonner. Si les voyous surgissaient encore, je klaxonnerais à en

ameuter la terre entière. Bientôt je retrouverais des rues éclairées et, tant que j'étais dans ma voiture, je ne risquais rien !

Je me répétais inlassablement ces derniers mots comme pour mieux m'en persuader, à mesure que j'approchais des quartiers résidentiels. Mais j'étais encore si troublée que je ne reconnus pas tout de suite la rue bordée de demeures victoriennes et la maison de James, devant laquelle je me trouvai soudain.

Ce fut un choc. Etais-je devenue folle? Voilà que de nouveau mes muscles ne m'obéissaient plus, je claquais des dents, mes mains tremblaient et la panique me reprenait.

Je ne me serais pourtant pas arrêtée si je n'avais pas vu de lumière à la fenêtre du salon. Il ne dormait pas, il allait me recueillir, il me protégerait, me consolerait...

Je sortis de ma voiture comme une somnambule et traversai la pelouse pour frapper un coup discret au carreau où brillait la lumière. Mon cœur battait à tout rompre et, lorsque j'entendis Rollo grogner, je craignis un instant d'avoir éveillé la maisonnée. Les rideaux s'écartèrent, le

visage étonné de James m'apparut, et presque aussitôt la lampe du perron s'alluma. L'instant d'après, il se trouvait à côté de moi et me soutenait.

— Kate!... Que vous est-il arrivé? demanda-t-il, affolé.

Je voulus le rassurer.

— Rien de grave, je ne suis pas blessée, je n'ai pas eu d'accident.

Mais soudain j'eus l'impression que ma tête pesait très lourd, et tout tourna autour de moi.

— Accrochez-vous à ma taille, me dit-il, laissez-vous aller, je vous soutiens.

Il m'installa très doucement sur le moelleux canapé du salon. La lumière me fit cligner des yeux, je fermai les paupières et, d'une voix entrecoupée, lui racontai mon horrible aventure.

— Kate chérie, vous m'avez dit que vous n'étiez pas blessée, mais si ces voyous vous ont touchée, il faut me le dire.

Il m'avait appelée « chérie » ! Je souris de bonheur.

— Non, ils ne m'ont rien fait, je vous le promets. Je me sens juste fatiguée, et j'ai mal un peu

partout. Ils nous ont secoués comme un prunier, ma pauvre petite auto et moi!

Je voulais plaisanter, mais j'étais encore bien faible. Les frissons revenaient, et si je n'avais pas été à demi étendue, je me serais sans doute évanouie. Bientôt James pressa un verre contre mes lèvres.

— Buvez, Kate, c'est du cognac.

J'avalai l'alcool en protestant vaguement.

— Jamais je ne serai en état de conduire pour rentrer.

Il avait entouré mes épaules de son bras et je sentais sa douce chaleur me gagner. Était-ce lui ou bien le cognac? Il me semblait que je ne tremblais plus.

— Pourquoi vous trouviez-vous dehors en pleine nuit? Du temps de Rose Spender, votre oncle s'est toujours chargé des urgences, après une certaine heure.

— Il était souffrant, et je suis partie sans qu'il le sache.

James fronça les sourcils.



— Vous auriez pu m'appeler. Votre oncle et moi nous nous rendons souvent ce genre de service.

— Je ne voulais rien vous demander.

— Et pourquoi donc?

Cette fois, il avait parlé sèchement. Je le regardai et, soudain, je décidai de lui avouer la vérité. Peut-être me pardonnerait-il, et j'oublierais alors cette scène affreuse dont le souvenir me désolait encore.

— Je me suis montrée si désagréable, la dernière fois que nous nous sommes vus. Je vous ai traité de donneur de leçons, je vous ai dit que vous étiez assommant, et bien sûr je ne le pensais pas. Je voulais m'excuser, je ne l'ai jamais fait et...

— Et vous avez décidé de ne plus jamais me parler?

Je hochai la tête, honteuse.

— Pourtant, vous êtes ici, ce soir. Pourquoi?

Il ne faisait pas de quartier! Sa voix était froide, lointaine, et je ne sentais plus son bras autour de mes épaules.

— Parce que je n'en pouvais plus, balbutiai-je.

Tout à coup, un sentiment proche de la révolte me submergea et je criai presque :

— Je ne suis pas comme Hélène, moi, je n'ai pas son courage, j'ai eu peur, et c'est comme ça!

Je levai les yeux, rencontrai son regard bleu et toutes mes défenses s'effondrèrent.

— Je voulais être auprès de vous, murmurai-je, et ma voix se brisa.

Il me prit dans ses bras.

— C'était donc si difficile à dire ? murmura-t-il en posant ses lèvres sur les miennes.

Je lui rendis son baiser, et je sentis une faiblesse exquise m'envahir. Je m'abandonnai à cette volupté, n'écoutant que le désir immense qui me portait vers lui, qui nous entraînait tous deux.

Brusquement, je me dégageai.

— Vous... enfin nous oublions Hélène, balbutiai-je en me redressant. C'est ma faute, James, je n'aurais pas dû venir, mais je m'en vais tout de suite, je peux très bien rentrer seule.

Lui aussi s'était levé.

— Je vous reconduirai quand vous voudrez, Kate, vous n'avez pas à vous enfuir, vous ne craignez rien ici. Mais pourquoi me parlez-vous d'Hélène ? dit-il en m'obligeant à me rasseoir.

Comme s'il ne s'en doutait pas ! Eh bien, puisque l'heure de vérité avait sonné, j'irais jusqu'au bout.

— Vous êtes fiancés, tous les deux, et je n'ai pas l'habitude de me laisser séduire par un homme qui n'est pas libre. Même quand j'ai bu un verre de cognac.

— Je n'en ai jamais douté, répondit-il, et je surpris une lueur amusée dans ses yeux.

Ce qu'il me déclara ensuite failût me faire tomber à la renverse.

— Je ne suis pas fiancé, Kate. En revanche Hélène l'est à un dentiste du Sussex.

— Comment cela ? Je pensais... enfin tout le monde disait...

— Les gens bavardent beaucoup, murmura James en prenant ma main. A une époque, Hélène et moi avons été assez proches, j'avais perdu Colette, je me sentais très seul, et Hélène a... Enfin, c'est une personne dynamique qui ne manque

pas de qualités. A la longue, cependant, nous nous sommes rendu compte que nous n'avions pas les mêmes idées sur beaucoup de points et qu'il valait mieux que nous en restions là. Il n'empêche qu'une solide amitié continue de nous lier.

Je hochai la tête. Moi aussi, je considérais Nick comme un ami.

— Quand je suis allé chez mes parents, ce fameux week-end, reprit-il, Hélène m'avait demandé de la déposer à Brighton pour assister à un séminaire. C'est là du reste qu'elle a rencontré son fiancé, dentiste comme elle. Elle a l'intention de monter un cabinet avec lui quand ils seront mariés, et elle ne se sent plus de joie. Je l'ai emmenée un soir dîner au « Sanglier noir » pour célébrer l'événement.

Je me remémorai la conversation que nous avions eue, Hélène et moi, dans son cabinet. Elle avait laissé planer le doute délibérément, pour voir ma réaction, ou pour me faire souffrir. Etait-elle méchante ? Après tout, quelle importance, puisque James ne l'épouserait pas.

— Merci de votre franchise, murmurai-je, et je me sentais heureuse comme jamais auparavant.

Pourtant, une étrange timidité m'empêchait de regarder James.

— Je dois rentrer, dis-je.

Il se leva le premier et, m'attirant à lui, il prit mon visage entre ses mains pour déposer un tendre baiser sur mon front.

— Venez, je vous reconduis avec votre voiture. Je rentrerai à pied, cela me remettra les idées en place.

Sur le chemin du retour, il m'interrogea sur ma rupture avec Nick.

— Vous l'avez quitté parce que vous êtes opposée à l'idée du mariage, ou parce que vous ne vouliez pas l'épouser, lui?

— C'est une question presque indiscreète, répondis-je pour gagner du temps.

Mon cœur recommençait à battre la chamade. En quoi la rupture de mes fiançailles pouvait-elle l'intéresser? Néanmoins nous jouions le jeu de la vérité. Je pesai mes mots :

— J'ai découvert que mes sentiments pour Nick n'étaient pas ceux que l'on doit éprouver

quand on songe à fonder un foyer. Lui aussi s'interrogeait, si bien que notre décision n'a pas été trop douloureuse.

James avait arrêté la voiture au bord de la rivière. Je l'entendis couper le contact, tirer le frein à main. Devant nous, à la lueur des réverbères, l'eau miroitait comme un long ruban de moire, sinueux et changeant. La voix de James me parvint, surgie d'un songe.

— Je vous aime, Kate, je vous aime à en perdre la tête depuis le premier instant où je vous ai vue, dans ce restaurant de Londres.

— James!

J'étais dans ses bras, je caressais son visage, je me blottissais contre lui et j'avais l'impression d'être happée de nouveau par le tourbillon qui nous avait emportés tous deux, un certain soir.

— Je vous aime aussi, vous l'avez compris, n'est-ce pas? Je vous aime... comment dites-vous?... à en perdre la tête. Je l'ai su le jour où vous m'avez trouvée occupée à peindre près du vieux pont de Challoner.

— Ma chérie...

Il embrassait doucement mon front, mes paupières, mes joues, mon cou, et lorsque nos lèvres se scellèrent, je laissai libre cours à ma passion si longtemps retenue.

— C'est si bon de dire « Je vous aime » ! murmurai-je quand j'eus repris haleine.

— Kate, accepteriez-vous de m'épouser? J'ai presque peur de vous le demander tant je redoute votre réponse. Je sais combien vous tenez à votre liberté... et puis il y a Eloïse, vous n'avez peut-être pas envie de...

Je posai un doigt sur ses lèvres.

— Chut, James, j'aime déjà Eloïse, et l'aimerai davantage chaque jour que nous vivrons ensemble. Bien sûr, je veux vous épouser ! Et je veux aussi que notre vie dure l'éternité pour n'avoir jamais plus à vous quitter.

— Mon amour...

Nous séparer ne fut pas facile. Devant les « Mélèzes », nous ne parvenions pas à nous arracher l'un à l'autre. Chacun voulait un dernier baiser, un dernier regard, une ultime caresse...

Et cette nuit-là, je rêvai d'amour, mais je ne sus jamais si j'avais réellement dormi.

L'annonce de notre prochain mariage suscita des réactions diverses. Oncle John en fut enchanté, tante Laura, abasourdie, et ma mère me dit au téléphone :

— Le ciel soit loué ! C'est un homme merveilleux.

Quant à mon père, il y vit l'occasion d'une fête joyeuse qui réunirait sa famille et lui ramènerait son fils pour quelques jours.

Notre mariage fut célébré à la fin du mois de juillet. Après une courte lune de miel en Ecosse, nous reprîmes chacun notre poste, et je suis toujours l'associée d'oncle John. Mme Shinway continue à tenir la maison, Eloïse grandit, et je m'y attache chaque jour davantage. Pourtant je sais que bientôt je désirerai un enfant à moi, un enfant qui ressemble à son père. Oncle John, qui prévoit toujours tout, m'a proposé de ne travailler qu'à mi-temps, « si par hasard un jour... »



Thank you for evaluating ePub to PDF Converter.

That is a trial version. Get full version in [http://www.epub-to-pdf.com/?pdf\\_out](http://www.epub-to-pdf.com/?pdf_out)